

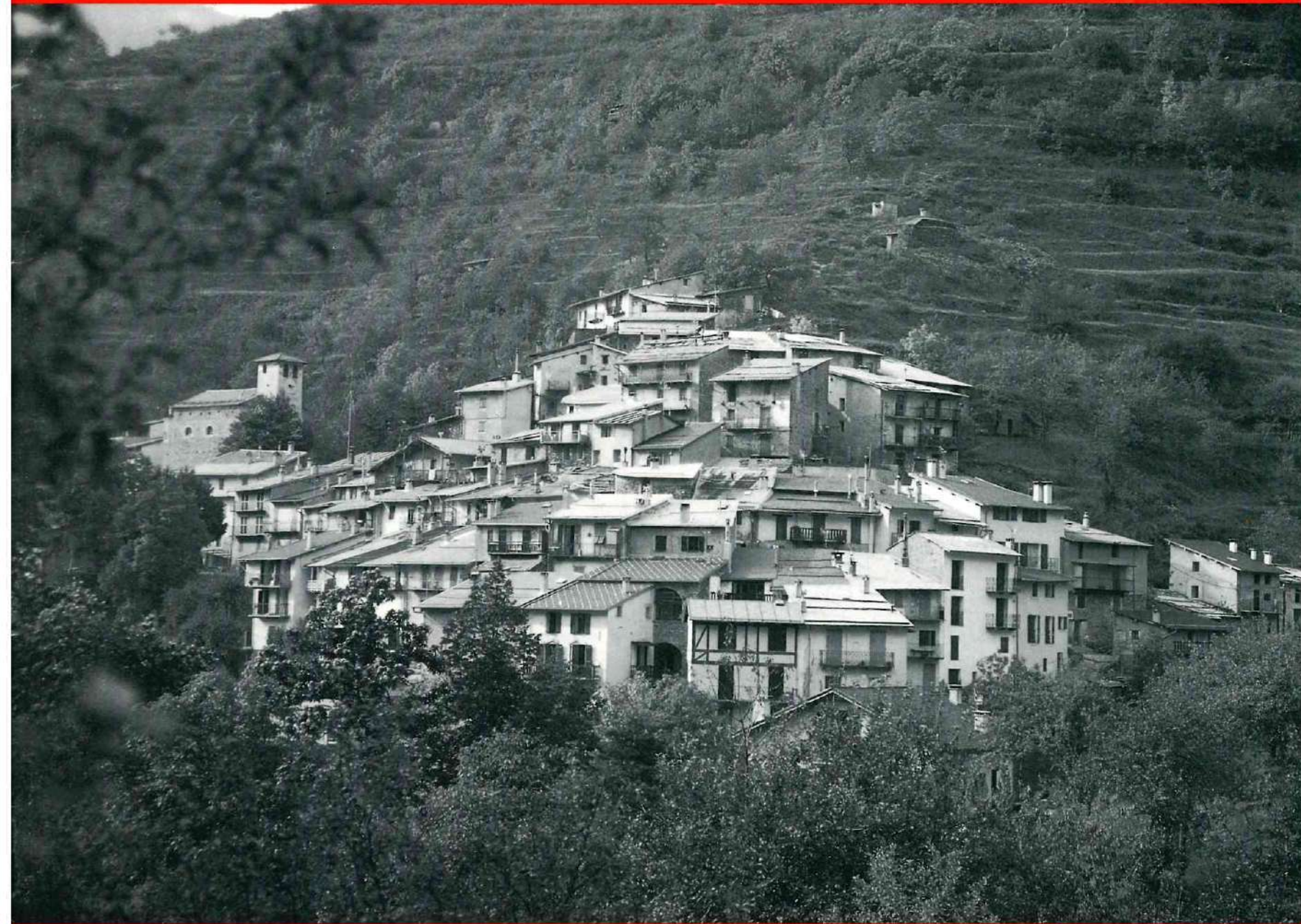
LE HAUT-PAYS

Journal de la ROYA-BEVERA

N° 10

PARUTION TRIMESTRIELLE

NUMÉRO 2-1987 - PARUTION JUILLET 1987 - NUMÉRO ISSN: 0763-1480



LA BRIGUE : TRADITIONS D'UNE COMMUNAUTÉ MONTAGNARDE
LA « BELLE » ÉPOQUE AU HAUT PAYS
UN ÉCRIVAIN BREILLOIS : LOUIS ROYA
L'ÉGLISE SANCTA-MARIA-IN-ALBIS DE BREIL-SUR-ROYA
MONTAGNE ENCHANTÉE ... MONTAGNE AMÈRE ...
LA ROYA AU XVIII^{ème} SIECE : LES CAMPIERS
LA BÉVÉRA AU XIV^{ème} SIECLE : LE JUGE DE SOSPEL
SOUVENIRS DE MOULINET

NICE: - Librairie Niçoise - Librairie La Sorbonne - Maison de la presse (Place Masséna) - Papeterie Rontani - Presse République - FNAC (Nice Étoile) - Au Troubadour (Rue Pertinax) - Librairie Art et Lecture (Av. Borrighione).

MENTON: - Palais de la Presse (Rue St. Michel) - Maison de la Presse (Av. de Verdun) - Librairie de la Presse (Place St. Roch) - Librairie Le Sagittaire.

MONACO: - British Library .

et dans les Maisons de Presse et Librairies de:

TENDE - ST. DALMAS-DE-TENDE - LA BRIGUE - FONTAN - SAORGE - BREIL - SOSPEL et MOULINET.

Les personnes et organismes dont les noms suivent ont collaboré gracieusement à la réalisation de ce numéro: Mme. Nicole FAYET, MM. José BANAUDO, Charles BOTTON, Michel BRAUN, Louis CAPERAN, Jacques DETTWILER, Jean-Pierre DOMÉRÉGO, Maurice FAYET, M. GRILLO, Johan IRÉNÉE, Eugène LANTÉRI-MINET, Jean-Marc LÉVY-LEBLOND, Maurice NARET, Marc ORTOLANI, André PICCON, Maurice TOESCA, l'Association Sancta-Maria-in-Albis et les communes des vallées.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LA BRIGUE: TRADITIONS D'UNE COMMUNAUTÉ MONTAGNARDE 3
 LA «BELLE» ÉPOQUE AU HAUT PAYS 7
 UN ÉCRIVAIN BREILLOIS: LOUIS ROYA 8
 L'ÉGLISE SANCTA-MARIA-IN-ALBIS DE BREIL-SUR-ROYA 9
 MONTAGNE ENCHANTÉE... MONTAGNE AMÈRE... 13
 LA ROYA AU XVIIIÈME SIÈCLE: LES CAMPIERS 14
 LA BÉVÉRA AU XIVÈME SIÈCLE: LE JUGE DE SOSPEL 15
 SOUVENIRS DE MOULINET 16
 LE TRAIN ET LA ROUTE: QUEL AVENIR POUR LES TRANSPORTS DANS NOS VALLÉES 18
 ROYA-BÉVÉRA MAGAZINE 18

Dépôt légal: Juillet 1987 - Directeur de la publication: Michel BRAUN
 Revue «LE HAUT-PAYS» - boîte postale 26 - 06540 - Breil-sur-Roya

Imprimerie T.T.G. - 60 Val du Careï - 06500 Menton

La collaboration à la revue est exclusivement bénévole. Les documents confiés pour reproduction sont traités avec grand soin et sont restitués après sélection et passage à l'imprimerie; néanmoins, en cas d'accident, la revue et son éditeur se dégagent de toute responsabilité.

Cette revue, éditée par une entreprise professionnelle, n'est liée à aucun organisme ni groupement. Les articles à caractère culturel traitant des vallées de la Roya et de la Bévera sont acceptés (avec plaisir !). Ils devront être, de préférence, dactylographiés (ou bien écrits très lisiblement); les illustrations sont à présenter sous la forme de tirages papier noir et blanc ou couleurs, ou bien de dessins de toutes dimensions qui pourront être réduits.

Numéro d'inscription à la C.P.P.A.P. : 66439

DE LUXUEUX ÉCRINS-RELIURES POUR CONSERVER «LE HAUT PAYS» DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE :

Pour permettre à nos lecteurs de classer leurs exemplaires de la revue «Le Haut Pays», nous proposons des écrins-reliures en «reluskin» noir simili-cuir, réalisés spécialement au format de la revue avec mention au dos «Le Haut Pays - journal de la Roya - Bévera».

Ces reliures sont disponibles en petit nombre à notre adresse, au prix de 55,00 F, plus 13,50 F de frais de port, soit au prix franco de 68,50 F.

A commander aux Éditions du Cabri - Journal «Le Haut-Pays», BP.26, 06540 - Breil-sur-Roya.

Le haut-pays

JOURNAL DE LA ROYA-BÉVÉRA

Une nouvelle revue régionale de grand format (23,5 x 32 cm), 20 pages, publiée par Les Editions du Cabri, en vente dans les principales librairies des Alpes-Maritimes, ou par correspondance à nos bureaux.

Au sommaire du no. 1 : La Brigue au Moyen-Age, Savoir faire « mouche » à tous les coups (protection de l'olivier), Les orgues de nos vallées - Saorge. Un hameau ressuscité - La Minière de Vallauria. Le dernier bœuf de labour des Alpes-Maritimes - Breil, L'aigle royal, les « raviolo » breilloises, Visite du fort St-Roch à Sospel (avec son funiculaire et ses voies de 60), Roya-Bévera magazine (avec nouvelles de la ligne Nice - Cuneo).

Au sommaire du no. 2 ; Sospel au temps du tramway (avec reproduction de plusieurs cartes postales et photos inédites), Arbres fruitiers, légumes d'autrefois : Un patrimoine à sauvegarder, Un orgue d'avant-garde : Le Serassi de Tende, Fontan : Les eaux de La Fouze, Les gravures rupestres du Mont-Bégo, Le renard, un animal méconnu, Vie culturelle et associative de nos vallées, Roya-Bévera magazine (avec les nouvelles de la ligne Nice-Cuneo).

Au sommaire du no. 3 ; Sospel : Le Pont-Vieux, La Déportation des breillois à Turin, Promenades et randonnées : De St. Dalmas à Tende, Révons un peu, Le viaduc ferroviaire de Scarassouï, Connaissez-vous Breil ? (village de suisse orientale !), Courir... dans la Roya Bévera, Les gravures rupestres du Mont-Bégo.

Au sommaire du no. 4 ; A la découverte de la Bévera fortifiée (suite), Les récits de nos grands-mères : Le soulier de la jeune fille, Traditions agricoles : L'oléiculture, Le monument aux morts de Fontan, Notre-Dame du Mont des oliviers à Breil, Cuisine locale : des tourtes pour l'été, L'évolution démographique de la Roya (1ère partie), Roya-Bévera magazine. (**)

Au sommaire du no. 5 ; Tende : Les origines de la cité, Les foires d'automne, La triste fin du Circaete de Moulinet, Il était une fois La Brigue et ses bergers, L'orgue de La Brigue, L'évolution démographique de la Roya (2ème partie), Douche écossaise en Roya, Roya-Bévera magazine, Cuisine locale : La Pissare de Moulinet.

Au sommaire du no. 6 ; Les photos-souvenirs d'un hiver mémorable, Le dernier toit de chaume de la Roya, Napoléon Bonaparte et deux illustres Brigasques (1ère partie: Bruno Lantéri), Nature et Environnement: Jean Le Blanc, Moulinet: Aperçu Historique, Activités scolaires : La Fête des lumières, Roya-Bévera Magazine, Cuisine locale : I Cugeli.

Au sommaire du no. 7 ; Spécial consacré à « A Stacada » de Breil.

Au sommaire du no. 8 ; Une randonnée en Haute-Roya: les forts du Col de Tende, Nature-environnement: Pinguicula la carnivore, Les classes de 6ème de Sospel sur la trace des animaux sauvages; S.O.S. gravures: les dégradations de la vallée des Merveilles, Marche d'approche, Napoléon Bonaparte et deux illustres brigasques: Jean-Baptiste Rusca, Recherches sur les origines de Breil, Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées, Roya-Bévera magazine.

Au sommaire du no.9 ; Propos apicoles, Contrôle sanitaire des troupeaux à Tende au XVIIIème siècle, Profession: peintre restaurateur fresquiste, L'Authion: images et odeurs du passé, Nature et Environnement: la bondrée apivore, Dans l'indicateur 1925, Le train et la route: quel avenir pour les transports dans nos vallées, Roya-Bévera magazine.

(**) Attention: le no.4 est pratiquement épuisé et ne sera pas retiré.

- Prix de vente d'un numéro:	en librairie:	
	par correspondance:	
* les numéros 1 à 6	15,00 F.	20,00 F.
* le numéro 7	23,00 F.	28,00 F.
* le numéro 8 et les suivants	16,00 F.	23,00 F.
- Prix de l'abonnement pour 4 numéros:	75,00 F.	

EN COUVERTURE:

Vue générale de Morignole, hameau de La Brigue. (Photo Michel BRAUN)

EN DOS DE COUVERTURE:

Vue générale de Saorge.

(Dessin André PICCON)

LA BRIGUE

TRADITIONS D'UNE COMMUNAUTÉ MONTAGNARDE

L'origine de notre village et de ses anciens hameaux, difficile à établir avec certitude, semble cependant très lointaine, comme nous allons le voir plus loin. La structure, la végétation, le climat des Alpes-Maritimes, ont permis une extension de l'élevage du mouton dès la plus haute antiquité en zone de montagne, bien avant l'agriculture qui n'était pratiquée que dans les basses vallées et le littoral. Ce n'est que beaucoup plus tard que des groupes d'habitants de la côte ou du fond des vallées ont remonté le cours d'eau et sont venus s'installer en altitude pour des raisons diverses, formant des populations essentiellement pastorales.

Celle de La Brigue, avec sa forme de vie, sa culture, sa langue typiquement locale à laquelle nous consacrerons un chapitre, a créé une ethnie dans un «mini-État» brigasque, indépendant pendant des siècles. Cet État à vocation alpine comprenait la «capitale», BRIGA-MARITTIMA, et les hameaux de CARNINO (alt. 1392 m), UPEGA (1297 m), PIAGGIA (1310 m) situés à l'est, VERDEGGIA (1090 m) et REALDO (1010 m) situés au sud. Depuis 1947, les trois premiers font partie de la province de Cuneo, et les deux autres de la province d'Imperia. Un seul hameau, situé sur le versant ouest de la ligne de partage des eaux naturelles formant la nouvelle frontière, est resté rattaché à La Brigue: il s'agit de MORIGNOLLES (alt. 1000 m)*.

Nos ancêtres bergers avaient leurs itinéraires de transhumance établis de façon immuable depuis des millénaires en fonction des conditions climatiques et commerciales, peut-être aussi rituelles, et leur rayon d'action ne dépassait probablement pas les plaines fertiles du Var et d'Albenga. En gros, ces itinéraires, ou drailles, passaient par la vallée du Paillon et l'Authion, par Sospel et la vallée de la Roya, par la vallée d'Argentina et Triora, selon que l'hivernage avait lieu sur la côte ouest ou la côte est. La brebis elle-même, avec son museau fortement arqué, est typique à toute l'aire brigasque. C'est un animal de taille moyenne, robuste, productif, qui fournit une laine de bonne qualité et qui forme une race brigasque bien particulière. Dix pour cent environ du cheptel contemporain appartient à d'autres races.

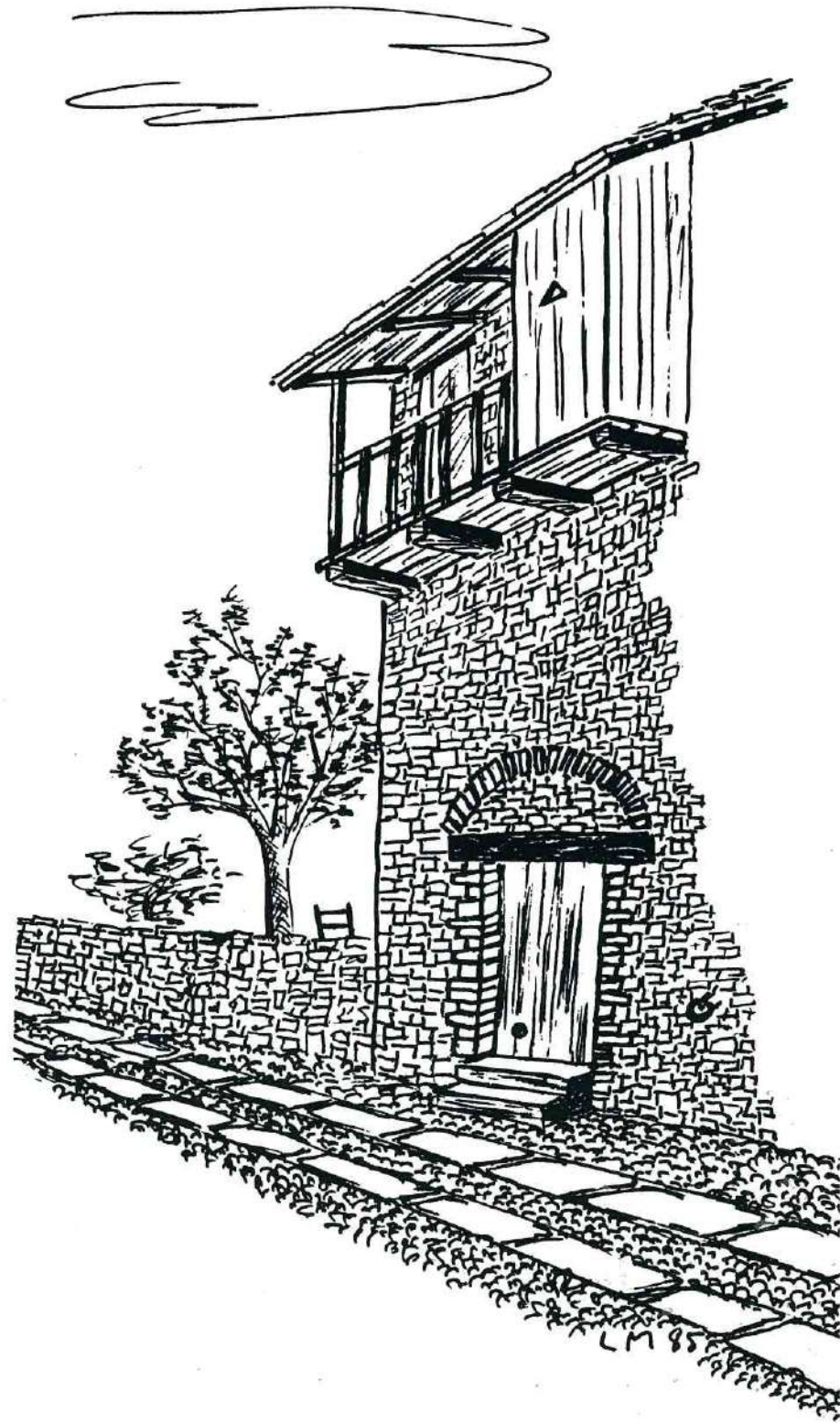
Au moment de son apogée (XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècles), la commune de Briga-Marittima était très grande, puisqu'elle s'étendait sur 300 km² environ, possédait soixante-mille têtes de bétail, et abritait plus de cinq-mille habitants. Des montagnards aux caractéristiques humaines indispensables pour vivre dans ce pays, c'est à dire solides, sobres, durs avec eux-mêmes comme avec leurs adversaires, dotés d'une excellente maîtrise de soi et d'un sens profond de solidarité, de loyauté et de dignité. Nous allons voir à présent leur forme de vie, leur culture, leur langage...

Les ruelles étaient empierrées ou pavées comme de nos jours, certaines avec de larges dalles à la romaine pour le passage des charrettes. Elles étaient appelées «carée», comme le rappellent encore aujourd'hui certaines plaques de noms de rues.

L'ARCHITECTURE:

Les maisons brigasques étaient construites avec des murs en pierre très épais, des plafonds plats en planches ou voûtés en maçonnerie, et des toitures en lauzes du pays. Portes et fenêtres étaient de petites dimensions, et toutes ces maisons possédaient au moins un balcon en bois abrité par un large avant-toit appelé «groundana». Souvent, le cabinet occupait une extrémité du balcon, dont la balustrade était constituée de montants droits en bois comme le reste. Le sol de ces balcons était composé de planches épaisses taillées dans le mélèze, reposant sur des travées horizontales, tandis que des montants verticaux étaient fixés à la «groundana».

Les entrées, précédées d'une ou deux marches pour les surélever et les mettre hors d'eau et de neige, étaient en pierres bien équarries et une grosse poutre en bois servait de linteau. Ce n'est qu'au Moyen-Age que sont apparus des encadrements de portes et des linteaux en pierre verte du pays**. Ces linteaux ont été souvent gravés d'armoiries de familles bourgeoises, de maximes philosophiques ou d'emblèmes religieux. Certains sont remarquables. Les portes d'entrée étaient soignées, parfois belles, et toutes portaient une petite ouverture ronde pour le passage du chat de la maison, ainsi qu'une clochette («ciucchètta», prononcer «tchouquèta») pour annoncer les visites. Celles des écuries («stadj») ou des caves («crota») étaient toutes simples, avec une ouverture grillagée dans la partie supérieure pour l'aération et la clarté. Dans certains cas, on peut voir au-dessus des linteaux un arc formé par des pierres plates placées sur champ, destiné à



TYPE DE MAISON BRIGASQUE:

Noter l'entrée en pierres équarries, les deux marches, l'arc de renfort au-dessus du linteau, la chatière et l'anneau pour attacher le mulet, ainsi que le balcon en bois abrité par la «groundana».

* — on trouve sur les cartes et les panneaux routiers l'orthographe italienne MORIGNOLE. D'après Marcel PAGNOL, académicien, on devrait plutôt écrire MORIGNOL ou MORIGNOLLES.

** — les linteaux de La Brigue feront l'objet d'un prochain article.



Sur la rive gauche du «ru sec», de vieilles maisons brigasques reposent sur des arches.
Photo Eugène LANTÉRI-MINET



Le costume traditionnel brigasque, ci-dessus lors de la fête patronale de Morignolles à la fin Juillet, et ci-dessous dans un passage voûté à La Brigue.
Photos Eugène LANTÉRI-MINET



réduire la pression sur le linteau. Ces arcs sont généralement remplis, ou plus rarement garnis d'un châssis vitré. Dans d'autres cas, les portes se trouvent abritées sous des passages formés par des pilastres cylindriques ou carrés en pierre verte, qui soutiennent les étages de la maison.

LES PRODUITS DU TERROIR:

L'agriculture, postérieure à l'élevage comme il a été dit, n'a jamais eu une place très importante dans la vie des Brigasques. Ceux-ci se sont contentés de cultiver le blé indispensable pour la confection du pain, des tourtes et des pâtes fraîches, l'avoine pour les mulets, les pommes de terre, les légumes courants, notamment ceux qui supportaient bien le froid (choux, poireaux) et les haricots, dont la renommée gustative atteignait les rivages méditerranéens. Il convient de souligner la culture de la vigne, totalement abandonnée aujourd'hui, qui a connu une période faste. Face au village, au pied des falaises plein sud, on voit encore les restes de ce qui fut le vignoble brigasque: des bandes de terre étroites superposées en terrasses, où la vigne a prospéré pendant des siècles, donnant un vin réputé apprécié par l'empereur Napoléon 1er qui en faisait une bonne provision chaque automne, comme on le disait encore dans les chaumières au début du siècle...

Les vergers produisaient des pommes de bonne qualité, des poires, prunes, cerises, noix et noisettes, et les sous-bois leur fournissaient fruits sauvages et champignons. Le petit élevage, la chasse et la pêche procuraient la viande, qui était consommée avec modération. Les agneaux, généralement destinés à la vente «en ville», constituaient une source de revenus très appréciable.

LE COSTUME TRADITIONNEL:

Les bergers, et les autres, étaient vêtus sobrement: bérêt tricoté, rouge extérieurement, noir intérieurement, réversible à volonté; gilet ou veste («petourina»), chemise ou tricot («maia») en laine grège, longue ceinture en tissu rouge faisant deux fois le tour de la taille, pantalon («braghé») en tissu épais arrêté au-dessus du genou par un noeud («filoussela»), chaussettes en laine, brodequins cloutés. Lorsqu'ils accompagnaient les troupeaux en pâture, ils portaient un petit tonnelet en bois («barla») contenant la boisson, accroché à la taille. Sur l'épaule, la fameuse «bercola» destinée à transporter les agneaux qui venaient de naître et ne pouvaient encore marcher: un simple sac de toile à deux fonds opposés, avec une large ouverture au centre, pouvant recevoir deux ou quatre agneaux à la fois, les uns sur la poitrine du berger, les autres sur son dos.

Leurs compagnes portaient une veste («djipounet») sur un beau chemisier orné de rubans rouges («rouchi»). La jupe («faouda») était rayée rouge et noir, ou bleu, dans le sens de la longueur. Avec des chaussettes blanches, elles avaient des chaussures basses pour la ville, ou des brodequins comme les hommes pour la marche. Elles portaient un élégant châle sur leurs épaules, un tablier («fòoudii»), un ruban noir en velours («vlu») dans les cheveux. Il est encore possible de rencontrer dans nos ruelles des personnes âgées portant ce «vlu dé femné» (velours des femmes).

LES NOMS DE FAMILLES:

Les noms patronymiques que l'on rencontre le plus dans toute l'aire brigasque sont les suivants: ALBERTI, BANAUDI, BARRUCHI, FENOGLIO, GAGLIO, LAMBERTI, LANTERI, PASTORELLI, SASSI. Mais trois d'entre eux devancent largement les autres:

— ALBERTI: nom probablement d'origine germanique (Adalbert), qui signifie noble et brillant. Il est assez répandu dans d'autres régions italiennes. On trouve des traces de ce nom en 1163.

— PASTORELLI: nom de type italien qui semble vouloir signifier «petits pâtres»; ces familles sont originaires de Carnino et Realdo.

— LANTÉRI: d'après certains, ce nom serait dérivé du germanique «Land-Herren» (propriétaire de la terre) ou de «Lanz-trager» (porteur de lance). André COMPAN, conseiller pédagogique pour les langues et la culture d'oc nous signale qu'une des formes de ce patronyme est attestée dans sa graphie latinisée «Lanterius» en 1152 dans l'ancienne cathédrale de Nice. D'après Roger-Xavier LANTÉRI, journaliste de la télévision, l'origine de ce nom remonterait à la plus haute antiquité. Ses recherches, confirmées à la Bibliothèque Nationale, nous apprennent que l'aire brigasque était le pays d'une très ancienne tribu de bergers épris de liberté, les Épantéri. Le temps usant et transformant les mots, selon un phénomène appelé aphérèse, «Épantéri» est devenu «Antéri»; ensuite, le développement d'un élément au début d'un mot (prosthèse), avec le L qui peut représenter un article, a fini par donner «Lantéri». Au vu de ces informations, on peut déduire avec de faibles probabilités d'erreur, que les premiers occupants de l'aire brigasque, sans doute depuis trois ou quatre millénaires, ont été les Épantéri, des Ligures montagnards particulièrement coriaces, ayant tou-

jours pratiqué l'élevage du mouton, et dont il n'est nullement imprudent de dire qu'ils seraient parmi les auteurs des gravures préhistoriques du mont Bégo...

C'est en tous cas le nom le plus répandu non seulement dans l'aire brigasque, mais semble-t-il dans toutes les Alpes-Maritimes. Son importance numérique d'une part, et l'habitude dans les anciennes familles de répéter les prénoms dans un ordre classique d'autre part (le premier fils porte le prénom du grand-père maternel, le second celui du grand-père maternel, et le troisième celui du père), ont rendu indispensable d'adjonction d'un deuxième nom, dont l'existence officielle était déjà reconnue au XVII^e siècle. C'est ainsi que l'on rencontre des LANTÉRI-CRAVET, LANTÉRI-FIGOUN, LANTÉRI-GAGLIO, LANTÉRI-LAURA, LANTÉRI-LIANO, LANTÉRI-MEIGH, LANTÉRI-MINET, LANTÉRI-MOTIN, etc. En tout, deux bonnes douzaines de noms composés, auxquels se sont ajoutés par nécessité de curieux surnoms, comme par exemple: LANTÉRI-LIANO (plus prénom) dit Lourou, LANTÉRI-MOTIN (plus prénom) dit Ciciolo, LANTÉRI-MINET (plus prénom) dit Ghédé, etc... Comment s'étonner après cela qu'il y ait en Amérique du Sud une ville argentine qui s'appelle Lantéri?

Le même cas s'est posé chez les ALBERTI et PASTORELLI, en moins important fort heureusement. C'est ainsi que l'on trouve des ALBERTI-BOURI, ALBERTI-BOUROT, ALBERTI-CATIN, ALBERTI-CÉLI, ALBERTI-CARNINÉ, ALBERTI-DONALIN, ALBERTI-LÉTOU, ALBERTI-RIGOU, PASTORELLI-DONAI, PASTORELLI-RIGOU, etc. Avec bien entendu des prénoms et des surnoms!

LA LANGUE BRIGASQUE:

Le langage brigasque est riche en mots, spécialement ceux ayant trait à l'élevage, l'agriculture, la vie de famille. Des différences existent entre les différents centres habités, mais elles sont peu sensibles. On relève, malgré les apports ligures, provençaux ou piémontais, une certaine affinité avec l'Occitan. Par exemple pour «labréna» en Brigasque, qui se dit «salamandre» en Français, «salamandra» en Italien et «alabrénno» en Occitan.

Du point de vue phonétique, le Brigasque est assez difficile, souvent rauque ou rocailleux comme nos montagnes. Par exemple, l'article défini «le» servant à désigner les choses, est une sorte de «R» guttural qui semble précédé d'un faible «A» mais ne se prononce pas forcément «ar». Nous le prononcerions et l'écririons plutôt «ff»: comprenne qui pourra! Voici à présent quelques exemples de mots courants écrits sans tenir compte de l'orthographe, mais comme ils doivent être prononcés. En comparant avec leur traduction française et italienne, il est curieux de constater combien certains d'entre eux sont éloignés de ces deux langues.

Brigasque	Français	Italien
Les saisons et le temps		
a prima	le printemps	la primavera
f staa	l'été	l'estate
f autoun	l'automne	l'autuno
f uvern	l'hiver	l'inverno
f tchiòou	il pleut	piove
a gragnora	la grêle	la grandine
f lamp	l'éclair	il lampo
f aïgouagna	la rosée	la rugiada
é nédjé	les nuages	le nuvole
Le monde animal		
camouch	chamois	camoscio
scuro'	écureuil	scoiatolo
raïnard	renard	volpe
aïgura	aigle	aquila
neutchioura	chouette	civetta
vipéra	vipère	vipera
bischia borgna	orvet	orbettino
babi	crapeau	rospo
ténaïé	scorpion	scorpione
abéïa	abeille	ape
djiougni-man maria	mante religieuse	mantide religiosa
Le monde végétal		
frachiou	frêne	frassino
corou	noisetier	nocciola
bourgounoun	rhododendron	rododendro
sangiouan	lavande	lavanda
impré	framboise	lampone
maroun	fraise	fragola

	La vie pastorale et agricole	
tchiabot	maisonnette	casetta
vastéra	enclos pour le bétail	recinto
féa	brebis	pecora
agnéé	agneau	agnello
anzou	âne	asino
canaoura	collier de brebis	collare di pecora
dai	faux	falce
méchouïra	faucille	falcetta
seurqui	sillons	solchi
mourin	moulin	molino
martlaïra	enclume pour marteller faux et faucilles	incudine
La maison		
ca	maison	casa
coujina	cuisine	cucina
caména	chambre	camera
désqu	table	tavola
quirégua	chaise	sedia
cruvé	tamis	setaccio
amourà	bouteille	bottiglia
coup' de sa	boîte à sel murale	portasale
leït	lit	letto
linseuï	draps	lenzuola
cuna	berceau	culla
pétita	poupée	bambola
La famille et le corps humain		
maï	mère	madre
paï	père	padre
fantét(a)	petit garçon/petite fille	bambino/bambina
caragnoun(a)	fiancée(e)	spasimante
bajin	baiser	baccio
mariarsé	se marier	sposarsi
testa	tête	testa
naz	nez	naso
euï	yeux	occhi
lerf	lèvre	labbra
gargaméla	pomme d'Adam	pomo di Adamo
stoumgué	poitrine	petto
spala	épaule	spalla
brass	bras	braccio
tripa	ventre	pancia
tchiamporgna	sexe féminin	secco femminile
tchitchiourin	sexe masculin	secco maschile

Nous voici arrivés à un point où il n'est plus possible de continuer cette liste déjà longue, mais avant de terminer ce chapitre, il est intéressant de noter l'une des nombreuses curiosités, sinon énigmes, du langage brigasque: Quant on sait que le café (en Italien «caffè») se dit normalement «café» en Brigasque, que le lait (en Italien «latte») se dit «laït», et que le mélange de deux liquides donne café au lait et «caffè con latte», on peut se demander où nos ancêtres avaient été chercher le mot «toubaioun» pour dire la même chose?! De nos jours, on dit plus logiquement «café laït»...

LA RELIGION:

Pour les Brigasques et leurs voisins Tendasques, la religion a eu certainement de tous temps une grande importance. On ne peut affirmer ni infirmer que les cultes qui ont fait du mont Bégo tout proche une montagne sacrée pendant des millénaires, aient été pratiqués par nos ancêtres bergers, mais il n'est pas interdit de le supposer. Les Romains, nous le savons, ont mis fin à ces cultes il y a 2000 ans pour imposer leurs divinités. Après la chute de leur empire, nous n'avons aucune trace de la vie religieuse dans notre région jusqu'au XI^e siècle, où furent édififiés les premiers oratoires et chapelles en des lieux élevés ou sur les chemins de la transhumance. Nous en voulons pour preuves la chapelle St.Antoine à Réaldo (1210 m d'altitude), la chapelle St.Sauveur au-dessus de Tende (1100 m), et la chapelle Notre-Dame des Fontaines à La Brigue, construite paraît-il sur les ruines d'un temple païen qui se trouvait sur une importante voie de communication entre La Brigue et Réaldo par Collardente, ainsi qu'entre La Brigue et Piaggia par le pas du Tanarel. Cette dernière fut décorée au XV^e siècle par CANAVESIO, qui a représenté la Passion du Christ sur 300 m² de fresques admirablement conservées. Elle a toujours été, et est encore, un lieu de pèlerinage pour les Brigasques, mais elle est surtout devenue pour les amateurs d'art une curiosité que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans notre pays, et à laquelle nous consacrerons prochainement un article.

Les églises sont nombreuses à La Brigue même et dans toute l'aire brigasque. Elles méritent l'attention, tant sur le plan architectural (comme la chapelle St.Michel à La Brigue, de forme octogonale), que sur le plan de



Le 1er Juin 1915, alors que l'Italie venait d'entrer en guerre, le chemin de fer était prolongé de Tende à St.Dalmas, desservant ainsi La Brigue. On voit ici un train de marchandises descendant de Cuneo vers St.Dalmas en gare de «Briga-Marittima». Collection GRILLO

Vue générale du hameau de Morignolles.
Photo Michel BRAUN



la décoration intérieure. Dans la paroisse de La Brigue, on peut voir de nombreux tableaux, dont une Nativité de BRÉA, ainsi que de beaux autels ayant appartenu à des familles nobles. L'orgue, qui doit être restauré prochainement, est du XIXème siècle et signé LINGIARDI, de Pavie. Il est considéré, avec ceux de Tende et de Saorge, comme l'un des plus beaux du sud-est de la France. Les amateurs de traditions anciennes peuvent assister, dans la nuit du 24 au 25 Décembre, à une messe animée par une émouvante crèche vivante, et apprécier les chants liturgiques admirablement interprétés par la chorale St.Martin.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans rappeler la présence d'une statue métallique du Christ Rédempteur sur le mont Saccarel, à 2200 m d'altitude: haute de plusieurs mètres, elle est posée sur un imposant socle de pierre destiné à l'élever au-dessus de l'épaisse couche de neige. Ce monument érigé en 1901 voit plusieurs centaines de pèlerins assister à la messe en plein air, le premier dimanche du mois d'Août, à laquelle font suite plus prosaïquement le pique-nique et les notes criardes des transistors de la société moderne...

LA GUERRE:

Sur ce même mont Saccarel, à quelques dizaines de mètres de la statue, une stèle rappelle la mort accidentelle de cinq chasseurs alpins italiens, survenue le 14 Décembre 1890 à la suite de l'effondrement d'une corniche de neige.

Ceci nous amène à parler des traditions militaires. Le service armé n'a jamais effrayé les montagnards, habitués à une vie très rude, et il est démontré que ceux-ci montrent souvent plus d'aptitude à la guerre que les peuples des plaines: nous le voyons actuellement dans les montagnes de l'Afghanistan... Au cours des siècles écoulés, les luttes entre Brigasques et envahisseurs ont été âpres. Les troupes de BONAPARTE, par exemple, furent bloquées par la résistance montagnarde pendant plus d'une année à Collardente, et le général dût prendre à revers les Austro-Sardes en passant par Loano et les Appenins. Ce n'est que plus tard que le général RUSCA, auquel nous avons consacré une étude (voir HP no.8), Brigasque et connaissant bien Collardente, a remporté la victoire sur les Piémontais.

En 1915-18, les Brigasques, en majeure partie «alpini», ont payé un lourd tribut à la victoire des Alliés. En 1940-45, entraînés malgré eux dans une guerre qu'ils ne désiraient pas, les chasseurs alpins brigasques ont combattu dans les montagnes de Grèce et sur le front d'Ukraine, après avoir été destinés au départ aux montagnes du Caucase: nombreux furent les morts et les disparus, auxquels s'ajoutèrent à partir de 1943 ceux de la Résistance. Dans toute l'aire brigasque contrôlée par les maquisards, dont le quartier-général se trouvait à la Marta, le plus haut sommet entre La Brigue et la côte ligure, les soldats nazis n'ont jamais réussi à imposer leur loi***.

Ce triste chapitre, qui ne pouvait être passé sous silence, sera clos en précisant qu'il n'y a curieusement aucun fort ancien dans l'aire brigasque, mais que ces ouvrages, au nombre de six, se trouvent sur les hauteurs dominant la grande voie de communication du col de Tende (voir article paru dans le HP no.8).

LA CUISINE BRIGASQUE:

Nous terminerons sur une note plus gaie en évoquant la cuisine brigasque. Le petit déjeuner du matin se dit «coulassioun», le repas de midi «mérenda», et celui du soir «céna». Le plat le plus renommé, le plus traditionnel, ce sont les «sugéli». Il s'agit d'une pâte confectionnée avec de la farine de blé, dont on retire des rouleaux minces et longs comme des gressins, que l'on découpe en petits dés. Ces derniers sont ensuite écrasés d'un coup de pouce pour ressembler à de petites pièces de monnaie aux bords relevés. Quelquefois, la farine de blé était mélangée à de la farine de châtaignes et donnait un plat plus «pauvre», pour reprendre une expression en usage. Mais les diététiciens modernes seraient plutôt d'avis contraire... Dans certains restaurants, les «sugéli» sont servis sur commande, assaisonnés à la sauce tomates ou bolognaise, et saupoudrés de parmesan. Dans les familles, on les cuisait autrefois avec des rondelles de pommes de terre, et on les assaisonnait avec du brouss et des noix pilées. Le brouss est, comme chacun sait, un fromage blanc fermenté au goût très prononcé. On pouvait aussi remplacer les noix pilées par des oignons et poireaux émincés, légèrement frits, mélangés au brouss.

Les tourtes salées cuites au four font également partie de la gastronomie brigasque. Dans le temps, le four était public. Trois ou quatre familles se groupaient pour le chauffer et cuire pain, tourtes et tartes, chacun apportant sa part de bois. En général, les fours étaient en activité toute l'année. Il n'en reste qu'un, à Morignolles, mais il n'est utilisé qu'une fois par an, lors de la fête patronale. Il y avait plusieurs sortes de tourtes, mais la première place revient à la «tantifoulousa», à base de pommes de terre, qui se consomme chaude. Étaient appréciées aussi les tourtes de riz, de blé, de courgettes, etc, ainsi que les «broussouzé» à base de brouss. Les femmes de La Brigue confectionnaient volontiers des panisses et mines-trones («ménestra d'gran», «ménestra d'lentié»), ainsi que pâtes fraîches, gnocchis et raviolis. De quoi mettre en appétit les plus difficiles..!

Eugène LANTÉRI-MINET

*** — Ces morts et disparus de la Seconde Guerre Mondiale sont au nombre de onze à La Brigue, mais les anciens hameaux en comptent d'autres, dont dix-sept rien qu'à Réaldo. Compte-tenu de ce qui a été dit sur le sujet des noms patronymiques, on y trouve beaucoup de LANTÉRI, ALBERTI et PASTORELLI...

La «Belle» Époque au haut pays

Jean-Marc LÉVY-LEBLOND

En 1903, à Londres, était publiée la seconde édition d'un ouvrage sans nom d'auteur (sinon les initiales C.C. signant l'avant-propos): «Riviera Nature Notes». Cette «description populaire des plantes et des animaux les plus répandus de la Riviera et des Alpes-Maritimes» (c'est le sous-titre) est un guide charmant, encore largement valable aujourd'hui, de la faune et de la flore locales, écrit avec l'inimitable distinction des riches amateurs anglais de la Belle Époque.

Mais l'auteur n'y parle pas que des fleurs et des papillons. Il y décrit aussi, avec moins de détachement et d'admiration, les habitants du haut pays. Nous donnons ci-dessous une traduction du passage le plus savoureux. Il est intéressant de se rappeler, à moins d'un siècle de distance, quelle était la dureté réelle de la vie dans nos vallées, mais aussi avec quel paternalisme, proche du racisme, certains voyageurs décrivaient nos contrées, plus lointaines pour eux que les Tropiques pour nous aujourd'hui: à l'époque, les «indigènes», c'était nous!

«Dans les misérables villages alpins à l'est du Var, on élève un grand nombre de chèvres. On les sort chaque matin pour passer la journée sur quelque lointaine pente montagneuse. C'est un plaisant spectacle de les voir rentrer en troupe au soir, chaque bête s'arrêtant d'elle-même à la porte de son propriétaire. Outre ces chèvres de village, il y a de grands troupeaux qui montent des régions côtières, lorsque l'herbe vient à y manquer, pour passer l'été sur les hauts sommets où vivent les chamois. Le nombre de ces moutons destructeurs devrait être considérablement réduit dans l'intérêt des bois et forêts des Alpes-Maritimes. Le botaniste, s'il avait voix au chapitre, voterait en tout cas contre son ennemie la chèvre.

A l'altitude de cinq à six mille pieds, on trouve les «vacheries», de grandes étables où le bétail est parqué pendant l'été. L'un des travaux d'Hercule fut de nettoyer les écuries d'Augias, où s'était accumulée une telle hauteur de fumier qu'aucun homme ne pouvait le retirer. Il détourna un fleuve à travers les écuries pour accomplir cette tâche. Nous tendons à regarder cette fable comme une allégorie sans aucun fondement matériel, mais cette méthode primitive et répugnante est effectivement utilisée dans les pâturages de montagne des Alpes-Maritimes. De temps en temps, le torrent scintillant est canalisé à l'intérieur des vacheries dégoûtantes; la pittoresque vallée est alors enlaidie par le ruisseau jauni et pollué, cependant que se perd le fumier qui pourrait fertiliser les champs.

Avec le lait de ces vacheries, les indigènes fabriquent un fromage si fétide que, lorsqu'on le descend dans la vallée, vous pouvez le sentir presque avant qu'il arrive à portée de vue. Je suppose qu'ils consomment eux-même cette déplaisante chose, car on imagine mal que quiconque puisse être persuadé d'en acheter. Aux premiers jours d'Octobre, le bétail est chassé par la neige des hauteurs où il paissait, et vient passer l'hiver dans les villages puants, emprisonné dans de sombres caves voûtées sous les habitations.

Dans cette magnifique région à l'est du Var, on ne trouve guère de fermes riantes éparpillées dans les vallées charmantes. Toute la population, avec ses bêtes, s'entasse dans les villages crasseux. Même les porcs sont gardés dans ces caves au bas de chaque maison. Les volatiles rentrent et sortent par les fenêtres, et les ordures sont jetées dans un petit ruisseau qui coule au milieu des rues.

La population est jaunâtre et goîtreuse, fortement touchée de crétinisme. Certaines de ces pauvres créatures ne peuvent même pas parler, et n'émettent que de rauques grognements. Ils portent de lourdes charges, tels des bêtes de somme. Je n'ai jamais vu autant de crétinisme, sauf peut-être dans cer-

taines parties du Salzkammergut. Les enfants sont décimés par la saleté et la maladie. La misère et l'ignorance règnent. Déplaisants, ô combien, sont ces villages à l'est du Var. Et quel misérable contraste ils forment avec la divine beauté du paysage!

Peut-être la coutume de chercher abri dans le village chaque soir date-t-elle des temps anciens où chaque petite communauté était en guerre avec ses voisins, où chaque étranger était un ennemi, et où aucun homme n'était en sécurité à dormir hors des murs. Peut-être aussi, avant le temps des armes à feu, n'était-il pas facile à un homme, sans l'aide de ses voisins, de prendre le dessus sur les loups. Aujourd'hui encore, les loups grattent à la porte des maisons lorsque l'hiver se fait rude.

Mais quelle grande et multiple misère cette coutume inflige-t-elle aux paysans! Dans le village surpeuplé, la propreté devient impossible, le sens de l'odeur lui-même en vient à se perdre. De plus, les hommes ne peuvent vivre près des terres qu'ils travaillent. Après un long jour de labeur, le paysan doit se traîner jusque chez lui, parfois depuis les confins ultimes du canton. Un enfant fatigué se cramponne à son dos, et sa femme le suit, portant en équilibre sur sa tête le berceau de bois du bébé, qui a passé la journée aux champs à l'ombre d'un noyer ou d'un cerisier.

L'occupation française a beaucoup fait pour améliorer la condition de ces gens, mais il faudra plus d'une génération pour éduquer les villages des Alpes-Maritimes et les amener au niveau de ceux de l'ouest du Var. Nous souhaitons à ces populations plus de propreté et une certaine dose de connaissances et de lumières. Mais elles possèdent une chose que nous pouvons leur envier: leur vie simple et naturelle, qui seule procure le peu de bonheur qu'on trouve en ce monde. Que longtemps ces montagnards puissent préserver leur simplicité arcadienne, sans être contaminés par la soi-disant civilisation qui commence à envahir leurs vallées isolées... »



Un écrivain breillois: Louis ROYA

Maurice TOESCA



PRÉCISIONS SUR LA FAMILLE TOESCA, DE BREIL
(extraits du livre de Maurice TOESCA «Le lycée de mon père»):

Mon grand-père, Charles TOESCA, était né à Breil vers 1830. La vallée de la Roya, du col de Tende à Vintimille, appartenait au Comté de Nice: on y parlait un patois qui tenait autant du «nissarte» que de l'italien. C'était la langue naturelle du lieu, puisque le curé prêchait dans ce dialecte. Les contacts avec Nice obligeaient les habitants à savoir un peu de français. Mon grand-père était instituteur. Il avait deux frères qui avaient fait des études plus poussées, au séminaire de Nice. L'un était chanoine dans la capitale du comté, l'autre curé à Sospel... Mon grand-père milita dans les rangs des partisans du rattachement à la France. Ce fut la grande affaire de sa vie. Le succès du mouvement l'amena à se cultiver dans la langue française, qu'il parla et écrivit à la perfection. Je l'ai constaté en lisant les délibérations du conseil-municipal, qu'il était seul capable de rédiger. En 1860, lors du rattachement, il devint greffier de la Justice de Paix, charge qu'il acheta. La famille possédait des biens au soleil, surtout des plantations d'oliviers.

C'est à Breil que naquit mon père, Louis TOESCA, en 1879. Mon grand-père devint rapidement le notable le plus estimé de Breil. Homme pieux, instruit, d'un naturel fier, il fut porté, comme l'on disait, à la mairie. Pendant douze ans, il administra la commune, qui était alors beaucoup plus importante que de nos jours. Son esprit d'entreprise lui inspira des projets grandioses pour l'époque. De l'un d'eux naquit un long boulevard qui sauva à tout jamais Breil du danger des inondations... Un pont en amont un autre en aval, fermaient l'accès aux rues, protection indispensable contre les brigands. Mon grand-père, sans modifier le cours du fleuve qui s'élargit à cet endroit car il profite d'un brusque évasement de la vallée, décida le conseil municipal à dresser une digue de six mètres de haut, assez large pour former un boulevard. Il y fit planter des platanes. Et pour conduire ces travaux à leur terme, il fallait conserver la mairie... Mon grand-père s'endetta; il emprunta à ses frères et, petit à petit, la propriété de ses propres biens passa de sa poche laïque aux portefeuilles ecclésiastiques.

Tout serait resté dans l'ordre si mon père n'avait pas changé soudain, vers le début du siècle, le cours de sa propre destinée, en quittant la voie du sacerdoce qu'il envisageait, pour se marier. En 1901, il épousa une filleule de son père, Marie BOËRI, qui était de dix ans son aînée. L'aventure me touche de beaucoup trop près pour que j'entre dans les détails de cette union dont je fus le premier fruit. Mon père fut un très jeune bachelier, en 1895 —c'était à l'époque un titre très rare chez les provinciaux— puis il passa une licence de lettres et un diplôme supérieur de lettres. Il obtint en 1903 un poste de professeur de philosophie au collège de Confolens, en Charente. Il fut ensuite, au hasard des promotions, «projeté» dans diverses régions de France, et termina sa carrière de professeur au lycée de Toulon.

Il garda toujours une passion quasi-amoureuse de sa vallée, d'où ses voyages annuels à Breil et cet essai sur la vallée de la Roya dont «Nice-Matin» publia de larges extraits. Mais son attachement à son pays natal ne lui fit jamais négliger sa passion pour l'écriture, ce qui l'amena à composer l'oeuvre dont j'ai parlé dans mon premier livre, en 1927. Je crois qu'il est très significatif qu'il ait choisi pour signer ses ouvrages le pseudonyme de «ROYA». C'est ce choix qui justifierait, je pense, que la ville de Breil se souvint de lui et inscrivit son nom sur une plaque de rue. Celui de son père, Charles TOESCA, figure sur celle du boulevard, qui devrait s'appeler «boulevard Charles Toesca» plutôt que d'arborer le nom du ministre de l'époque, qui s'intéressa, pour des motifs électoraux, à la construction de ce boulevard!

LOUIS ROYA, MON PERE:

Lorsque j'étais enfant, mon père m'emmenait avec lui dans de longues promenades et éveillait mon esprit à la compréhension du Bien et à l'amour du Beau. Ces préceptes de moralité, il les inscrivait alors dans des livres, que je n'avais pas encore le droit de lire. Mais à présent que je les ai lus, je puis en citer quelques lignes: «*Quelles que soient les exigences du progrès, de la conscience et de la vérité, l'homme ne doit jamais méconnaître l'effort, le mérite de ceux qui l'ont précédé dans telle ou telle voie de l'activité. Une bonne oeuvre, une oeuvre de vie, ne peut s'éteindre...*»

Et pourrait-elle s'éteindre cette oeuvre signée Louis ROYA, qui célèbre la famille, l'amour, la paix? Voici sous mes yeux une brochure: «*L'art d'élever une famille nombreuse*», qui contient sur ce sujet des pages d'une poésie très pure, bien faite pour adoucir la rancoeur des pauvres. «*Ah! Le foyer, avec ses flammes chaudes, enveloppantes, qui mettent leurs caresses sur les coeurs plus encore que sur les tisons..! Pour les tout petits, ses flammes murmurent des berceuses et racontent du rêve; pour les vieux, ses flammèches se détachent du bois avec des hoquets doux comme des soupirs d'enfants, et ne voulant pas mourir, reviennent se perdre dans le foyer qui lui ne meurt pas; pour les époux, son pétilllement jette mille étincelles, minuscules étoiles qui se croisent dans un bruit de baisers... C'est un peu de ciel qui passe.*»

«*La femme divine*» (édition de la revue «Aujourd'hui») célébrait le triomphe de l'amour sur le vice. A cette époque, c'était un thème audacieux.

«*La prière d'un martyr*» (édition de la revue «Aujourd'hui») célébrait la paix, ce grand désir de tranquillité après une tourmente, la guerre de 1914-18. Paul REBOUX, qui fut en ce temps-là un des premiers à faire renaître un profond pacifisme, écrivit un long article sur ce livre: «*En cet ouvrage, dit-il, Louis ROYA a résumé les aspirations de toute la jeunesse; il s'est fait l'avocat des martyrs contre les champions de la conquête. On ne témoignera jamais assez de sympathie aux livres qui, comme celui-là, préparent les âmes à cette constitution des États-Unis d'Europe, seule sauvegarde contre le renouveau d'une erreur dont notre devoir est de ne pas laisser s'effacer le souvenir.*»

Enfin, après avoir composé d'autres livres, Louis ROYA écrivit cette «*Histoire de Mussolini*» (éditions Kra), qui reste un livre indispensable à tout historien du fascisme, car il ne contient pas seulement des faits historiques: il est déjà philosophie de l'histoire. Le fascisme, un mot qui a fait couler tant d'encre... «*Qu'est-ce donc, ce fascisme, qui, jouant de l'adultère, passe du lit de la classe ouvrière à celui de la classe capitaliste, et les trahit tour à tour au gré de sa fantaisie? Réclamé par l'une, appelé par l'autre, donnant à toutes deux du fil à retordre, tantôt les comblant d'espérance et de plaisirs, tantôt les plongeant dans la douleur et l'effarement, n'agit-il pas de telle sorte que ses amis d'aujourd'hui se demandent avec angoisse s'ils le seront encore demain, alors que ses ennemis actuels peuvent s'attendre à quelque revirement qui le rendra digne de leur indulgence et de leur sympathie? Non pas un militarisme spontané, mais un jeu d'un dilettante du caprice, un jeu mené de main de maître par un homme qui se venge d'avoir trop souffert, un jeu de Mussolini qui se grise d'y réussir, car il boit la volupté de sa force, de son habileté, de son dédain pour les autres, de l'autorité qui répand le sourire et qui fait verser les larmes.*» D'autres, parmi les plus illustres, ont dit en quelle estime ils tenaient ce livre. Ce n'est pas à moi de le juger; il ne m'appartient que de témoigner mon admiration et mon amour à celui qui m'a tout donné.

L'EGLISE

SANCTA MARIA IN ALBIS

de Breil-sur-Roya



HISTORIQUE:

L'église Sancta-Maria-in-Albis a été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église de la Bienheureuse Vierge Marie, sur laquelle on possède très peu de renseignements. Seuls subsistent trois chapiteaux romans du XII^{ème} ou XIII^{ème} siècle, utilisés comme supports de plaques au monument aux morts. On connaît le nom de cette église grâce à un acte notarié, daté du 13 Octobre 1507, fondant la chapelle dédiée aux Bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

La mise en chantier en 1663 de Sancta-Maria-in-Albis par la communauté breilloise qui venait de subir une série de calamités, a été un immense acte de foi en Dieu et en l'avenir du village si éprouvé: la grande peste de 1631 et son cortège de morts avait emporté une grande partie des habitants; le tremblement de terre de 1644 ainsi que d'autres épreuves moins connues, avaient conduit la communauté à la ruine et à un endettement tel qu'elle avait dû se résoudre à signer avec ses créanciers la «dation en paiement» en 1645.

Les épreuves et les souffrances n'étaient pas terminées. Pendant la durée des travaux, deux guerres ont éclaté: le conflit entre la Savoie et Gênes (1672-1673), suivi quelques années plus tard par la guerre de la ligue d'Augsbourg qui a duré huit ans (1691-1697). Deux ans après la fin du dernier conflit, le duc de Savoie à court de trésorerie inféodait Breil et douze autres communes.

Ces calamités successives et les charges nouvelles n'avaient en rien entamé l'ardeur des Breillois à terminer «leur église», qui fut achevée en 1699, trente-six ans après sa mise en chantier. C'est sur la place, face au parvis, que le 13 Juin 1700 les hommes de la communauté de Breil, un genou à terre, rendirent l'acte d'hommage à leur nouveau seigneur, le comte Octave Solaro de Govone et Vignale, co-seigneur de Valdicchiesa, premier écuyer de la duchesse de Savoie, nièce de Louis XIV. Pour honorer ce grand personnage de sa cour, le duc de Savoie Victor-Amédée venait d'élever Breil en marquisat et concédait ce titre au nouveau seigneur du fief.

C'est dans l'église paroissiale qu'un avis du commandement allemand convoqua la population le 28 Octobre 1944 à 19 heures, pour la prévenir qu'elle devait se réunir le lendemain à 6 heures sur la place du monument aux morts, pour être dirigée vers une destination inconnue. A pieds, encadrés par des Allemands en armes et des agents de la «Gestapo», les colonnes furent dirigées sur Tende sous la pluie battante et



La nef de l'église Sancta-Maria-in-Albis, à Breil, avec l'orgue surmontant l'entrée.
Photo Charles BOTTON

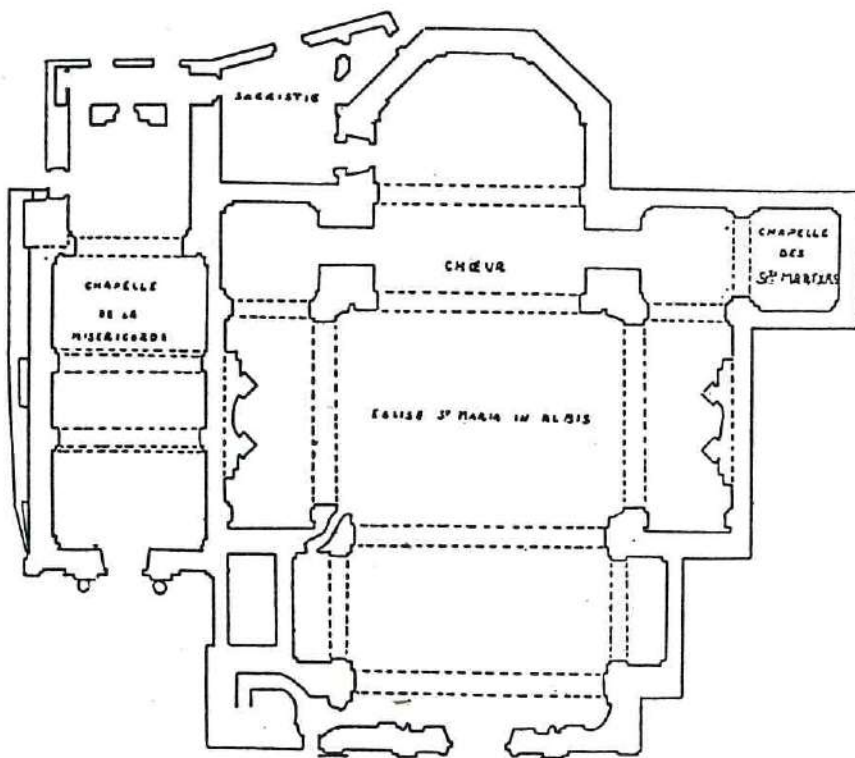
même la neige, puis embarquées en train pour Turin. Ce n'est qu'en Avril 1945 que la population fut rapatriée sur la France, via la Suisse. L'église, comme le village, avait été durement touchée par les obus et ébranlée par la destruction du pont voisin.

Fermée fin 1965 pour travaux de confortation et de restauration, elle fut réouverte et rendue au culte en 1985. La restauration définitive ne sera achevée qu'après la remise en état de la voûte gauche du transept.

ARCHITECTURE:

L'église possède un plan en croix grecque, avec une coupole écrasée à la croisée. La nef, très courte (une travée), est flanquée de deux chapelles latérales et voûtée en berceau comme les deux bras du transept. Le chœur, assez profond, est terminé par une abside à trois pans et entouré de deux absidioles de plan carré (l'ensemble a une longueur supérieure à celle de la nef). Selon une tradition orale, la nef aurait dû être plus longue d'une ou deux travées mais, faute de moyens, peut-être en raison des «diverses calamités» mentionnées dans l'inscription ou d'un manque de terrain, la construction de cette nef fut limitée.

La décoration baroque de l'église a été réalisée très progressivement: autels et retables dès le début du XVIII^{ème} siècle sans doute, gypseries de style «rocaille» vers 1760 (par ailleurs, les stalles du chœur sont datées de 1766 et une inscription se réfère au legs Mattone en 1763). Les peintures des parties hau-



Place de l'église
(Place de Brancion)

Document Association Sancta-Maria-in-Albis.

tes remontent en grande partie au XIX^{ème} siècle (1859-1860); seuls les angelots ornant la voûte au-dessus du maître-autel peuvent remonter au XVIII^{ème} siècle, dont le style a été conservé pour les peintures du XIX^{ème} siècle (motifs décoratifs au dessin dissymétrique, en particulier). La coupole centrale est ornée d'une composition figurant l'Assomption de la Vierge. Ces peintures ont été assez fortement restaurées.

OEUVRES D'ART:

Elles sont surtout rassemblées autour du maître-autel et des six autels latéraux (deux dans les chapelles latérales de la nef, deux dans les croisillons du transept, deux dans les absidioles flanquant le choeur).

— **Chapelle St. Joseph:** Le retable baroque orné de gypseries semble dater de 1700 environ. Son fronton est aménagé en encadrement de la lucarne éclairant cette chapelle. La toile, au centre du retable, d'une facture assez populaire, perpétuant au XVIII^{ème} siècle la disposition traditionnelle des «tryptiques», représente St. Joseph entre St.Éloi et un saint martyr. Au second plan, on peut distinguer une scène de travaux des champs devant un paysage montagneux. Au-dessus, sur un nuage, la Vierge des Douleurs entourée d'un saint évangéliste et de St. François-d'Assise. Au second plan, on distingue aussi la figure d'un saint martyr.

— **Chapelle du Rosaire:** Cette chapelle appartenait à la confrérie de Notre-Dame du Rosaire, dont l'importance dans la vie de la communauté était considérable: charge de l'hôpital, gestion d'un «mont granatique» qui prêtait du grain pour les semailles les années difficiles. Le grand retable monumental, de style baroque, jumeau du retable de l'autel du Carmel qui lui fait face, au fond de l'autre bras du transept, attire l'attention. Il s'agit d'un retable à doubles colonnes corinthiennes supportant un entablement et un fronton brisé animés d'une ligne courbe convexe qui produit un effet assez scénographique, l'illusion d'une ouverture de la paroi pour laisser entrevoir l'image centrale (ici une modeste toile représentant l'Institution et les Mystères du Rosaire, réalisée en 1602 et repeinte en 1850 d'après l'inscription qui y figure). Le style de ce retable s'apparente à l'art baroque du Bernin, à Rome. Sur les côtés, des motifs de gypseries laquées et dorées représentent des attributs épiscopaux et pontificaux disposés en trophées «à la romaine».

— **Chapelle St. Pierre:** Dans l'absidiole côté sud. L'autel est surmonté d'un retable, tryptique peint et doré sur bois, daté de 1500 et provenant sans doute de l'église antérieure. Comme beaucoup d'oeuvres semblables et

contemporaines, il a été fréquemment attribué à Louis Bréa, ce qui ne rappelle le style que de loin. L'oeuvre est probablement d'un artiste peintre local, originaire de la région ou de Ligurie. Les panneaux principaux représentent St. Pierre, premier pape, sur sa chaire; St. Paul apôtre et St. Jérôme docteur de l'église. Les panneaux supérieurs représentent, au centre la Transfiguration du Christ au mont Thabor; Ste. Catherine d'Alexandrie et St. Barthélémy, tous deux figurés en buste et entourés d'un encadrement de style gothique tardif, différent de celui du reste des boiseries, influencé par la Renaissance. Le style de la peinture, d'ailleurs, est assez archaïsant, avec ses fonds dorés, ses ornements en relief, travaillés en partie au poinçon. Le petit panneau peint qui figure au fronton a été rajouté vers la fin du XVIII^{ème} siècle. Son iconographie est des plus intéressantes: le St. Suaire de Turin est déployé par St. Charles-Borromée et St. François-de-Salles, qui eurent tous deux le privilège de vénérer la célèbre relique. Les armoiries représentées sont celles de la famille breilloise des Robiolis, qui possédait encore au XVIII^{ème} siècle le juspatronat de la chapelle. Sous les corniches du fronton, les deux petits panneaux représentent la Vierge et l'ange de l'Annonciation.

— **Choeur:** Il est séparé de la nef et des absidioles par une belle balustrade de marbres de couleur, du XVIII^{ème} siècle, qui conserve encore sa grille. Le maître-autel n'est pas antérieur à la fin du XVIII^{ème} siècle; il est décoré de gypseries et boiseries sculptées et dorées. Des transformations regrettables et successives durant les dernières décennies l'ont privé de sa table. Les stalles en noyer sont datées de 1766, et sont surmontées d'un très riche retable encadrant la niche de la statue de la Vierge Marie, au chevet. L'ensemble, du XVIII^{ème} siècle, a dû être restauré vers 1859-60. Les toiles ornant les murs du choeur sont de valeur très inégale, mais figurent chacune au centre d'un bel encadrement de gypseries polychromes et dorées, de style rocaille (vers 1760). Les toiles, de gauche à droite en regardant l'autel, représentent:

- la présentation de la Vierge Marie au temple (XVIII^{ème}).
- St. Roch et l'Assomption de la Vierge (XVIII^{ème}).
- les Ames du Purgatoire (fin XIX^{ème}).
- la guérison du paralytique? (XIX^{ème}).

— **Chapelle de la Crucifixion:** Dans l'absidiole sud. Retable à colonnes torsées et fronton richement décoré, exécuté sans doute par les mêmes stucateurs que ceux des chapelles St. Joseph et St. Antoine. Le groupe de la Crucifixion, exécuté en demi-bosse (haut-relief), surprend par la naïveté des trois figures centrales et la corpulence inhabituelle de St. Jean-l'Évangéliste. De chaque côté des colonnes, deux autres statues de gypseries: à droite St. Longin, à gauche un saint tenant un livre.

— **Chapelle des Saints Martyrs, Géminien, Saturnin et Valienta:** A été rajoutée à l'édifice en 1845-46. Les reliques ont été apportées à Breil en Juillet 1847. Cette chapelle sert également de musée.

— **Chapelle de Notre-Dame du Mont Carmel:** Dans le transept nord. Le retable est jumeau de celui du Rosaire, mais les matériaux en sont plus sombres, peut-être à cause de l'association avec le culte des Ames du Purgatoire. La toile anonyme est du XVIII^{ème} siècle: la Vierge à l'Enfant, dite Notre-Dame du Mont Carmel, tend le scapulaire à St. Simon-Stock, de l'ordre des Carmes, et à un saint franciscain (St. François-d'Assise?). A l'opposé est agenouillé un saint évêque (?) qui intercède pour les Ames du Purgatoire.

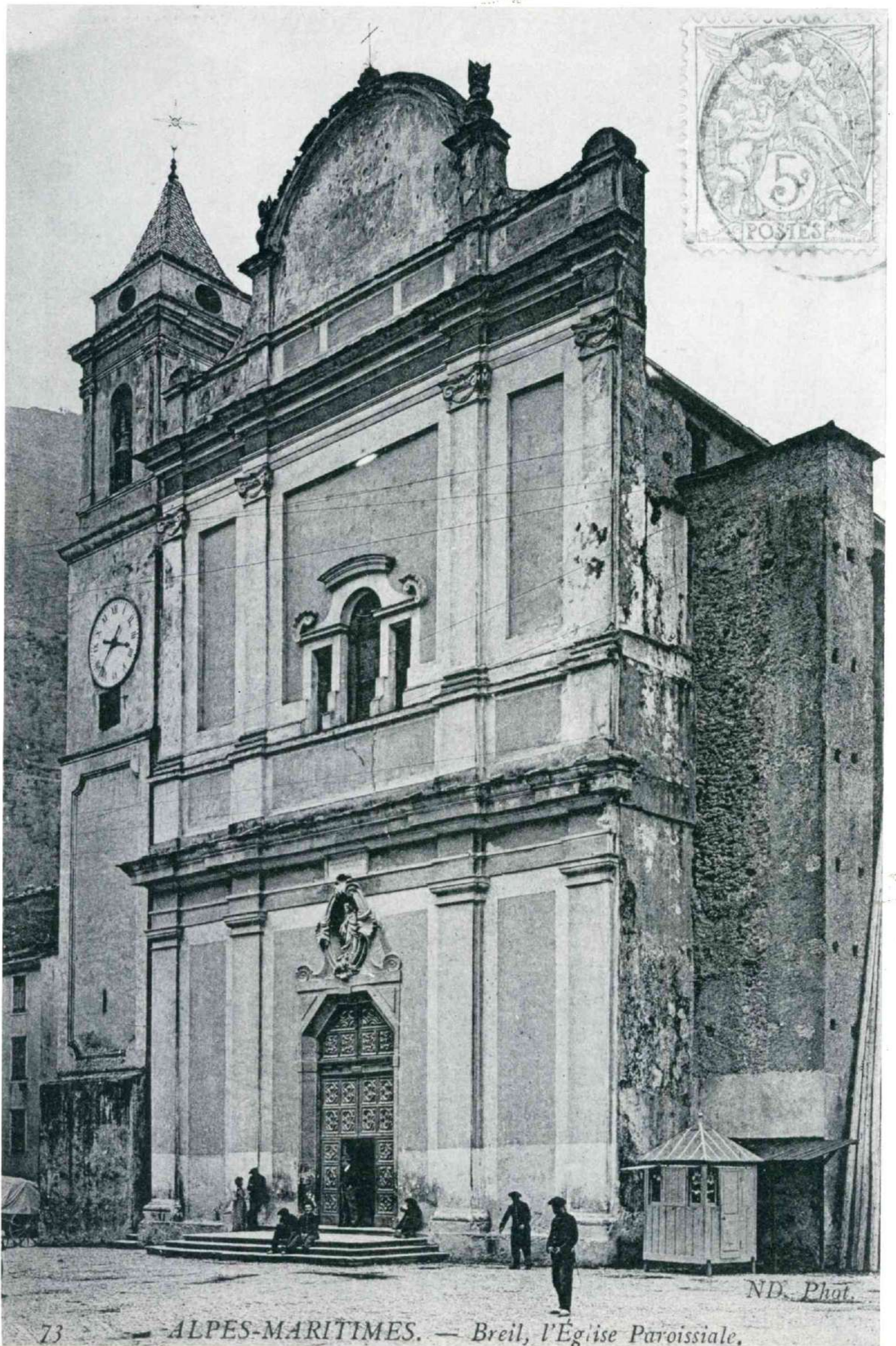
— **Chapelle de St. Antoine Ermite:** Sur le côté nord de la nef. La toile représente St. Antoine Abbé assistant son compagnon St. Paul Ermite qui expire. On distingue au premier plan un lion, qui d'après la légende a creusé la fosse pour recueillir le cadavre. Au second plan, la Vierge à l'Enfant entourée de Ste. Anne et d'un saint évêque. Cet autel était celui de la famille Cottalorda.

— Autres oeuvres d'art:

- «Fuite en Égypte» et «Mort de St. Joseph», deux toiles sur les murs latéraux de la chapelle St. Joseph. XVIII^{ème} siècle.

- «Ste. Apolline» et «Ste. Agathe», martyres, l'une invoquée pour la guérison des maux de dents et l'autre par les femmes allaitant. Deux toiles du XVIII^{ème} siècle.

En page ci-contre, vue extérieure de l'église Sancta-Maria-in-Albis au début de ce siècle, alors que les chasseurs alpins étaient encore en garnison à Breil.
Collection Michel BRAUN





- L'orgue, donné à la paroisse de Breil en 1863, du moins pour sa partie sonore, car le magnifique buffet en bois polychrome est plus ancien (XVIIIème siècle). La tuyauterie, bien que datant du XIXème, est très intéressante par sa facture et sa sonorité. Il a été restauré par Yves Cabourdin en 1984, et c'est un très bel instrument dans une acoustique particulièrement privilégiée.

- La porte d'entrée principale, à vantaux sculptés au milieu du XVIIIème siècle, sans doute par un ébéniste des vallées du sud-ouest du Piémont (style des panneaux fréquent dans la région).

Étude rédigée par l'Association Sancta-Maria-in-Albis, avec l'aide des Affaires Culturelles des Alpes-Maritimes, du Palais Lascaris et de M. Charles ASTRO, conservateur délégué aux Antiquités.

Pour aider l'association, les personnes intéressées peuvent faire parvenir leur adhésion ou leur don à l'Association Sancta-Maria-in-Albis, 06540 - Breil-sur-Roya. Un tronc est également à la disposition des visiteurs dans l'église.

— LE HAUT PAYS, Journal de la Roya-Bévéra:

revue culturelle des vallées de la Roya et de la Bévéra, en vente au numéro en librairie (18 Fr), ou par abonnement (75 Fr pour quatre numéros).

— LES ORGUES HISTORIQUES DU PAYS NIÇOIS:

un ouvrage de Raphaël et Xavier Sant, préfacé par René Saorgin. 26 pages, format 15 x 21 cm, 18 photos couleurs et 7 en noir et blanc, 1 carte. en vente en librairie ou chez l'éditeur (39 Fr).

LES ÉDITIONS DU CABRI
boîte postale 26, 06540 - Breil-sur-Roya
tél. 93-04-46-91



En haut, l'église Sancta-Maria-in-Albis et le boulevard Rouvier, construit le long de la Roya par la municipalité Toesca (voir article en page 8).
Col. Michel BRAUN



Ci-dessus et ci-contre, deux détails de l'église: l'orgue et une madone remontant à l'origine du sanctuaire
Phot. Raphaël SANT & Charles BOTTON

Montagne enchantée... Montagne amère...



«Le sentier, après avoir vagabondé dans un sous-bois, s'accrochait maintenant en corniche...»
Photo José BANAUDO

En bas: couple de chamois du Mercantour.

Photo Jacques DETTWILER

PETITE FUGUE D'HIVER...

Il laissa la ville pour quelques heures. Le chemin s'offrait à lui. D'abord mutin, plein d'herbes tendres qui invitaient à la sieste, puis plus âpre, bordé de genêts souples et élastiques. Un bel après-midi d'hiver. Le versant de la montagne se présentait tout d'un bloc à la douceur du soleil. Notre homme marchait vite, mais de façon très souple. L'air plus vif entraînait longuement en lui, semblait l'alléger. Son cœur affolé par la cadence battait la chamade. Une joie sauvage et paisible en même temps le gagnait. Dans le temps, une sorte d'angoisse avait coutume de le saisir quand il parlait seul en montagne. Il avait toujours l'impression d'être épié et il se retournait de temps à autre, sentant sur lui des regards.

Le sentier, après avoir vagabondé dans un sous-bois, s'accrochait maintenant en corniche. La muraille partait d'un trait et s'enlevait, claire contre l'azur profond. Maintenant, au contraire, en opposition à son corps qui faisait la course, son esprit restait serein. Il semblait s'exhaler sous forme d'un petit nuage de buée qui suivait sa silhouette. Ses yeux caressaient les robes bleues des collines, troussaient le jupon du soleil. Celui-ci, en retour, allumait chez lui deux lumignons de malice qui faisaient sourire ses paupières.

Du côté de la Pierre Pointue, il songea un instant à grimper sur un grand bloc suspendu. Il aurait fait bon s'étendre là-haut, à guetter la venue des étoiles. Il atteignit la crête, en remonta le fil. En écoutant la musique du silence, il perçut des voix et des rires qui ricochaient le long des pentes. Dans le champ de ses jumelles, il découvrit la palette colorée de ses amis. Piquant sur eux au plus droit à travers bois et taillis, ce fut fait en un instant. Il entra par la petite porte dans ce salon vert où tout Monaco se divertissait. A peine arrivé, tout juste le temps de sourire à quelques visages, il fut happé comme une note de musique par l'orchestre des randonneurs qui se remit en route.

Notre homme était un peu troublé. Il était une note de musique comme les autres, puisqu'il était parmi elles sur la portée de sentier, savait aussi bien en quelle clé l'on jouait, et pourtant... Pendant ce temps, sa pensée cheminait, le suivait, le précédait en suivant la fantaisie du terrain, parfois prenait un raccourci en murmurant une chanson, tapait dans une pierre et manquait voltiger. Tout en bas, juste avant de regagner les mystères de la ville, quelqu'un lui dit à l'oreille: «Si tu ne t'entends pas chanter parmi les autres notes, c'est peut-être parce que tu es trop souvent un «silence»... Il se referma sur lui-même et s'en fut, rassuré.

Maurice NARET

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN...

Tous les gens du village sont montés en chaussons de velours sur le flanc de la nuit, au-dessus du village. L'herbe chuinte de rosée sous le pied. Une main laborieuse met le feu aux résineux. La flamme timide monte, lèche les branches, puis s'élance vers le ciel confondu avec la terre. L'oeil, tendu par le sombre, cherche en vain à scruter l'océan des collines. Puis voilà que dans la grande paix de la nuit, un premier feu répond au signal, puis deux, puis dix.

Berger sans visage, nous sommes comme toi. Ni Dieu, ni Diable? Feu divin qui chasse la grande peur de la nuit. Tu es là-haut, avec l'humide du soir dans le dos, tu sens l'haleine de la terre de Juin qui s'exhale. Ton corps se chauffe à la flamme qui te parfume, douceuse. Mille escarboucles s'enroulent et se fondent. Ton regard est perdu. Sur tes montagnes, par un beau soir d'été, tu laisses aller tes pensées.

Maurice NARET

UN DIMANCHE ORDINAIRE...

Dix heures du matin. Une douce torpeur règne sur la montagne, qui respire au cœur de l'été indien. Tout semble calme, apaisé. Le charme de la montagne alanguie en ce début d'automne opère... Soudain, plusieurs coups de feu claquent dans le silence. Ceux-ci me ramènent à la dure réalité des hommes. Je compte onze coups: plus bas, dans le vallon, une équipe de chasseurs est là.

Dans mes jumelles, j'aperçois un chamois. Il est blessé. Les reins brisés, l'arrière-train paralysé, l'animal essaie de se déplacer vers le bas de la pente, en se traînant sur les pattes de devant. L'un des chasseurs, dont l'arme s'est enrayée, se lève. En trottant allègrement, il se rapproche du chamois. Complètement affolé, l'animal cherche à fuir. A plusieurs reprises il butte sur un obstacle et s'écroule. A chaque fois, il se relève et reprend sa progression. Son instinct de vie est le plus fort. Le chasseur, qui est à présent à vingt mètres, le suit tranquillement. Il met en oeuvre un subtil stratagème: comme s'il s'agissait de guider un mouton, je l'entends crier: «Allez, brrr..!» Le chamois blessé doit descendre le plus bas possible dans la pente: ce sera toujours ça de gagné, c'est tellement lourd à porter un chamois!

Tout de même, un deuxième chasseur se décide. C'est une femme. Elle s'approche à quelques mètres de l'animal: quatre coups de feu, ce doit être fini. Non, pas encore... Le chamois, accroché à la vie, refuse son sort inexorable. Il se traîne, trébuche à nouveau, il veut échapper à ses agresseurs. Le premier chasseur sort alors un couteau de son sac. En quelques enjambées, il se saisit de la bête, il se baisse. J'entends, malgré la distance qui me sépare, un bêlement rauque, suprême sursaut de vitalité. Quelques soubresauts, de plus en plus faibles, puis plus rien. C'est fini.

Onze heures trente, dimanche 22 Septembre 1985. Sur un lit de myrtilles qui flamboient en cet automne radieux, un chamois vient de mourir égorgé... dans le Parc National du Mercantour!

Jacques DETTWILER



LA ROYA AU XVIII^{ème} SIECLE

Marc ORTOLANI

LES CAMPIERS, ANCETRES DE NOS GARDES CHAMPETRES

Dans une région où l'immense majorité du territoire était occupée par des forêts ou des pâturages, la place laissée à l'agriculture était réduite. Les rares champs, les vignes et les potagers étaient tout juste suffisants pour nourrir une population très importante. Si l'on pense que dans les années 1750 Tende comptait 1200 habitants et La Brigue 2100, on comprend toute l'importance que l'on accordait à la production agricole.

Or, à l'époque, rien n'était plus menacé que ces maigres ressources. Les vols et déprédations, les effractions, les dommages causés par les troupeaux en transit ou en pâture ne se comptaient plus. Il suffisait qu'un troupeau piétine un champ, dévaste une vigne ou devore une moisson, pour ruiner un agriculteur et réduire à la famine ceux qui dépendaient de lui. C'est la raison pour laquelle, à côté d'une police urbaine tournée vers la surveillance du commerce local et la conservation de la voirie, apparut très tôt un corps de police des campagnes composé de «campiers», ou «campari» dans la langue locale de l'époque.

Issue de pratiques communautaires, cette fonction de campier s'intégrait dans un système de vie propre au haut pays et découlait de certains principes. Leur rôle était surtout orienté vers la conservation des ressources locales contre les atteintes de toutes origines. Ancêtres de nos gardes champêtres, ils veillaient à empêcher tout dommage aux cultures, mais ils faisaient aussi respecter les règles relatives à la pêche et au transport du bois, que l'on avait l'habitude de laisser rouler des forêts jusqu'aux cours d'eau. A Saorge, où l'on a pu compter selon les époques jusqu'à cinquante officiers municipaux, de nombreux campiers veillaient à la propreté des rues et des fontaines, d'autres surveillaient la campagne, d'autres les vignes, tandis qu'un «bannier» veillait à la conservation des bois et pâturages. A Tende, à côté des «campari delle valli» (campiers des vallées) qui avaient pour fonction «la garde universelle de tous les biens de Tende», on distinguait les «campari delle vigne» (campiers des vignes) spécialement affectés à la conservation de ces précieuses cultures. Leur fonction de surveillance rendait en quelque sorte les campiers garants du fonctionnement harmonieux de la vie locale. C'est la raison pour laquelle ils étaient choisis parmi les hommes du lieu, experts en questions rurales, agricoles et champêtres. Leur nomination était annuelle dans toutes les communautés du Comté de Nice, et se faisait le même jour que la nomination des autres officiers de la communauté. Les archives locales montrent qu'il n'était pas toujours facile de trouver des individus capables de remplir les conditions requises d'expérience, de probité et d'honnêteté. Il n'était pas rare de voir des campiers refuser leur fonction, ou de voir la communauté se séparer d'agents indésirables.

Une autre condition requise pour la fonction de campier, outre l'expérience des affaires champêtres, était une condition d'honnêteté. Cette exigence était renforcée par le fait qu'ils prêtaient serment sur l'Évangile de «remplir fidèlement leur fonction». Sur la base de ce serment, ils devaient être crus sur parole dans les accusations qu'ils portaient contre les contrevenants. A La Brigue par exemple, en 1769, ils juraient «de n'opprimer personne, ni d'accuser faussement ou injustement par esprit de vengeance, et d'accuser tout le monde sans aucun égard à la personne». Ce statut particulier faisait des campiers des agents importants de la communauté. Mais quel était réellement leur pouvoir?

Leur fonction était d'abord préventive. Les campiers de Tende assuraient, par exemple, des tournées d'inspection dans les campagnes et les vignes. Si des bêtes étrangères devaient traverser le territoire, les bergers devaient l'annoncer aux autorités communales, et à Tende comme à Saorge, les campiers accompagnaient le troupeau et le surveillaient pendant la route. Le passage des bêtes se faisait selon un chemin tracé d'avance, et

aménagé à cet effet afin que les animaux ne s'approchent pas des cultures.

Selon la saison, la vigilance des campiers devait être accentuée. Des pratiques de surveillance accrue se rencontraient dans les vignes au moment de la maturation des fruits. Si la vigne était assez répandue sur le territoire de Saorge et La Brigue, elle était retirée sur le territoire de Tende aux régions de Grani-le, Fouigé, et au vallon de Castagné à St.Dalmas. La faible surface de culture rendait les fruits encore plus précieux et justifiait une surveillance accentuée. Les campiers de Tende interdisaient l'accès aux vignes de jour comme de nuit, et ceux de La Brigue ne pouvaient en aucun cas quitter leur poste de surveillance.

Leur rôle était ensuite estimatif: il existait à Saorge une fonction spécifique d'«estimateur juré», pour porter une appréciation sur les dommages causés en matière champêtre. A Tende ou à La Brigue, il revenait aux campiers d'estimer sur place l'étendue des dégâts, et particulièrement au cours de l'état précédent des lieux, ils pouvaient proposer une solution juste et rapide. Cette fonction, qui cumulait en fait des activités de gardien, d'expert et de juge, leur conférait pratiquement un rôle judiciaire.

Ils avaient enfin une fonction répressive, en tant que véritables auxiliaires de justice. Ce rôle répressif commençait avec la dénonciation du délit ou du délinquant, la poursuite ou la recherche de ce dernier, l'intimation de l'amende au coupable et sa perception. A La Brigue, ils portaient une massue dans l'exercice de leurs fonctions, comme insigne de leur charge.

Si un dommage intervenait sous leurs yeux, ils avaient bien entendu la possibilité d'intervenir matériellement. Si un troupeau pénétrait par exemple sur une terre cultivée, les campiers pouvaient intervenir pour le détourner, et s'il n'était pas gardé, ils pouvaient s'en saisir pour le rendre ensuite contre une amende. Le montant des amendes était souvent minutieusement fixé par les statuts locaux selon le type de délit et les dégâts causés. Dans ces campagnes du haut pays, où les richesses étaient faibles et les abus parfois nombreux, le rôle des campiers était donc important, et ils devaient l'assumer avec diligence. Pour stimuler leur zèle, les communautés avaient sù manier «la carotte et le bâton». En effet, leurs honoraires étaient importants, mais en cas de mauvais exercice de la fonction, leur responsabilité l'était aussi.

Les campiers percevaient d'abord un salaire de base, fixe, payé par la communauté. A Tende en 1754, il était fixé à 60 livres que les six campiers se partageaient. En 1767, il s'élevait à 15 livres chacun et à 20 livres l'année suivante. Mais surtout, les campiers ajoutaient à ce salaire de base une proportion des amendes qu'ils infligeaient. Ils avaient aussi droit à des vacations proportionnelles aux «peines et fatigues» dont ils souffraient pour le service de la communauté. Enfin, dans certains cas, lorsqu'ils accompagnaient les troupeaux qui traversaient le territoire, ils percevaient une redevance qui leur était versée par les propriétaires des animaux.

Ces avantages n'étaient pourtant pas toujours décisifs pour assurer le bon fonctionnement du service, et l'on se plaignait parfois de l'inefficacité des campiers et de leur fâcheuse tendance à s'entendre avec les coupables, ou inversement à imposer des amendes sans motifs suffisants. Pour ranimer leur zèle défaillant, on n'hésitait pas à leur imposer la réparation du dommage dans le cas où ils ne découvriraient pas le coupable. A Tende, les campiers avaient huit jours, après avoir fait la preuve du dommage, pour en découvrir les coupables, faute de quoi ils en assumaient l'entière responsabilité. Le même principe se retrouvait à La Brigue, où les campiers payaient eux-mêmes les vols et

dommages causés dans les secteurs qui étaient sous leur surveillance. A Saorge aussi, ils avaient quinze jours pour découvrir les auteurs du délit, avant de réparer eux-mêmes les dégâts!

Dans les villages du haut pays, tous ces principes, toutes

ces précautions, ont servi l'esprit communautaire qui animait véritablement la vie sociale de jadis. Par des fonctions telles que celle du campier, cet esprit de solidarité transparait: il cherchait à faire toujours «primer le bien commun sur les appétits et les intérêts particuliers...»

LA BEVERA AU XIVÈME SIÈCLE

Jean-Pierre DOMÉREGO

LE JUGE DE SOSPEL

En 1307, la Provence est divisée en «vigueries», c'est à dire en régions administratives. Il y a les vigueries de Marseille, Hyères, Draguignan, Nice, Grasse et Vintimille, et les baillages de Toulon, St. Maximin, Brignoles et Puget-Théniers. Sospel est le chef-lieu de la viguerie du «Comté de Vintimille et Val de Lantosque», qui comprend, outre Sospel, Saorge, Breil, Rochetta, Pigna, Lucéram, Peille, La Bollène, Belvédère, Lantosque, Utelle, Roquebillière, St. Martin, La Tour et le Val de Blore. En 1347, on y trouve en plus Castellon et Vintimille, et en 1383 L'Escarène puis Ste. Agnès.

C'est dire l'importance de Sospel à cette époque. Le viguier, qui dépend directement du sénéchal de Provence, lequel représente le comte, siège à Sospel. C'est là que résident également tous les fonctionnaires formant la Curie, et que l'on assiste deux fois par an à la réunion des Conseils Généraux, groupant les représentants de toutes les communes. Ceux-ci défendaient surtout leurs franchises et privilèges. Immédiatement après le viguier se trouve le juge de viguerie, appelé également capitaine. Il est plutôt chargé de la justice criminelle et fiscale. Il réside à Sospel, où se réunissent les Assises six fois par an. C'est un personnage très important, dont l'autorité s'étend sur plus de trente milles autour de la ville. Sa magistrature dure deux années. Après avoir été agréé par le Sénat de Nice, il se trouve à Sospel le 1er Mai, jour où est réuni obligatoirement le Conseil Général.

Les deux consuls de Sospel, assistés de deux représentants du Comté de Vintimille et de deux du Val de Lantosque, sont désignés par le conseil pour se rendre à la maison du juge, établie place St. Michel. Précédés d'huissiers et d'hommes d'armes, ils quittent le palais communal, le visage grave, cheveux courts sur le front, longs sur les côtés et par derrière. Ils sont tous les six revêtus de deux tuniques ajustées à la poitrine, à jupe plissée tombant jusqu'aux pieds et de couleurs diverses: grenat, vert d'eau, marron ou bistre. Les Sospellois sont rassemblés des deux côtés du Vieux-Pont et tout au long de la Bévera jusqu'aux premières maisons conduisant à l'église St. Michel. Ils forment une foule compacte et chamarrée. La plupart des paysans portent une casaque étroite ou une sorte de vaste robe de toile passée par dessus les habits. Ils demeurent immobiles, les jambes enserrées dans leurs fourreaux en cuir, en feutre ou en toile. Certains se découvrent au passage des consuls et tiennent encore à la main leur chapeau de feutre noir. Les femmes se tiennent plus en arrière et forment une tache claire avec leurs chaperons à cornes latérales et à longues queues, ou leurs bonnets.

Toutes les cloches des églises et chapelles sonnent à toute volée. Il y a ainsi, dans Sospel, un air de fête qui n'exclut nullement la solennité de cette cérémonie. Les hommes d'armes marquent un temps d'arrêt avant de tourner vers la place St. Michel, et les six consuls se trouvent ainsi très en avant. Arrivés à dix mètres du palais du juge, ils s'immobilisent. Cinq minutes plus tard, deux domestiques en livrée apparaissent sous les arcades, et la porte principale s'ouvre lentement. Le juge apparaît, en robe rouge moins longue que celle des consuls, fendue devant et derrière jusqu'à mi-jambes, bordée de fourrure et serrée à la taille par une ceinture. Elle laisse voir les souliers et le bas des chausses. Il conserve son chaperon, tandis que les six consuls s'inclinent devant lui. Un de ses domestiques, tout vêtu de jaune, lui tend son manteau, insigne des hautes magistratures.

Une dizaine de domestiques, en livrée violet et blanc et vert et vermeil, se placent derrière leur maître. Le juge de viguerie, avec les six consuls et suivi de tous ses domestiques, se dirige lentement vers la Bévera. Il remonte jusqu'au Vieux-Pont entre les deux haies de Sospellois, marque un temps d'arrêt avant de franchir la rivière. Il rencontre alors, au bout du pont, deux représentants du Conseil de Viguerie, et fait avec eux le chemin le conduisant au bâtiment officiel. Les cloches cessent de carillonner, tandis que le peuple s'amasse devant le bâtiment communal. Les deux consuls de Sospel passent alors en tête, et le juge arrive avec eux, au premier étage, au salon du conseil. Tous les hommes composant le Conseil Général, les fonctionnaires, les défenseurs des communes, se lèvent à son arrivée. Les consuls l'accompagnent jusqu'à son fauteuil qui se trouve au-dessus de trois gradins au milieu du mur du fond, et qui est recouvert de velours grenat: Chacun ayant repris sa place, le nouveau juge prononce un discours en Latin. Il affirme que tous les hommes de la viguerie doivent s'entraider, qu'ils doivent élire des médiateurs et des pacificateurs chaque fois qu'il y a menace de conflit entre deux ou plusieurs communautés, que dans les procès entre particuliers les frais n'incombent pas à l'université, mais qu'une taxe est désormais établie pour faire face aux frais de procès de chaque communauté, que quatre hommes probes ordonneront les tailles et entendront raison de ces tailles chaque année, et que lui-même s'engage sur les Saintes Écritures à rendre justice avec impartialité et dévouement.

Ce discours étant terminé, c'est l'assesseur élu par la ville qui lui répond, également en Latin. Il demande entre autres qu'à l'avenir les procès soient toujours menés à bonne fin et non sans cesse interrompus. Il souhaite que les juges et les officiers ne demandent rien aux personnes en état de procédure et se contentent toujours des émoluments prévus. Il précise aussi que les populations souhaitent que les ventes de bestiaux, gros et petits, de grains et autres victuailles, soient exonérées de toutes taxes.

Ensuite, le nouveau juge quitte son fauteuil et s'avance au centre de la pièce. Sur une petite table se trouvent les Évangiles. Levant la main droite, il prête serment de toujours observer les privilèges et les statuts municipaux de chaque commune de la viguerie. Il précise qu'il rendra visite à toutes les communautés une fois par an, et il assure tous les présents que le comte s'engage à toujours défendre toutes les universités et qu'aucune atteinte ne sera portée aux droits acquis, en particulier sur ceux relatifs à la chasse, qui demeure exempte de taxes.

Le juge quitte alors la salle du conseil, accompagné par les deux consuls de Sospel. Les cloches carillonnent à toute volée. Précédé d'hommes d'armes, flanqué des deux consuls et suivi de tous ses domestiques, le juge franchit à nouveau le Vieux-Pont et rejoint sa maison qui est le palais de Bartolomeo Calandrini, avec son rez-de-chaussée réservé aux marchandises et ses deux étages présentant une succession de salons aux plafonds et aux murs richement décorés. La foule se masse sur la place et le juge apparaît au balcon, saluant les Sospellois. Les cloches cessent de carillonner et peu à peu le calme s'empare à nouveau de la ville.

Souvenirs de Moulinet

Nicole et Maurice FAYET

2. — MOULINET (Alt. 860 m.) - Vue générale



MOULINET: VUE GÉNÉRALE

En toile de fond de cette carte postale, on revoit le village tel qu'il se présentait vers 1930. Au premier plan, une scène de moisson. Depuis son origine, Moulinet a toujours été un grand producteur de blé. Tous les versants ensoleillés des montagnes entourant le village étaient le domaine du «grâ». Semée avant les premières gelées, à la fin de l'automne, chaque «faïsse» (planche ou restanque) se couvrait d'or à la belle saison. Juillet était le temps des moissons. Sitôt que les hommes avaient coupé, à la faucille, les tiges de blé mûr, les femmes et les enfants rassemblaient les gerbes et dressaient les «gaïbairouns» (meules) au beau milieu des champs. Quelques jours plus tard, on battait les épis secs sur de grandes pierres plates, puis on ventait le grain qu'on rassemblait dans des toiles de lin ou de chanvre, avant de les mettre en sacs et les porter à moudre.

Le nom même du pays, «Molinetto», signifie «petit moulin», entendons par là moulin à farine. Au XV^{ème} siècle, quelques familles de Sospel quittèrent le bas de la vallée pour s'installer plus haut, à 800 mètres d'altitude, et cultiver les terres propices aux céréales. Ainsi naquit Moulinet.

MOULINET: UN COIN DU VILLAGE, LA BIRRIERA

L'eau vive a toujours été une des richesses du village. La Bévéra, rivière de montagne qui arrose Moulinet, est généreuse: les truites «fario» y abondent, et les pêcheurs de toute la région le savent bien. Son cours est en partie capté en amont du village, pour donner de l'eau potable aux habitations. De nombreux canaux d'arrosage irriguent les prés et les jardins des alentours.

Le premier plan de cette carte postale ancienne dévoile une scène de la vie quotidienne: la lessive. La «bugada» se déroulait jadis suivant un rite traditionnel. Le linge était porté dans de grandes «banaste» (corbeilles de châtaigner tressé) près du lavoir. Là, sur un foyer de pierres sèches, on coulait la cendre sur le linge blanc, puis on le battait à l'aide de battoirs de bois. Enfin, on le rinçait à l'eau courante et on l'étendait dans les prés.

Les lavoirs étaient nombreux dans le pays. Celui-ci est en fait le canal qui alimentait l'usine hydroélectrique. Construite au début du siècle, la «centrale» a fourni le courant au village durant de nombreuses années, sous l'égide d'une régie municipale.



ALPES-MARITIMES. - Moulinet. - Un Coin du Village. - ND

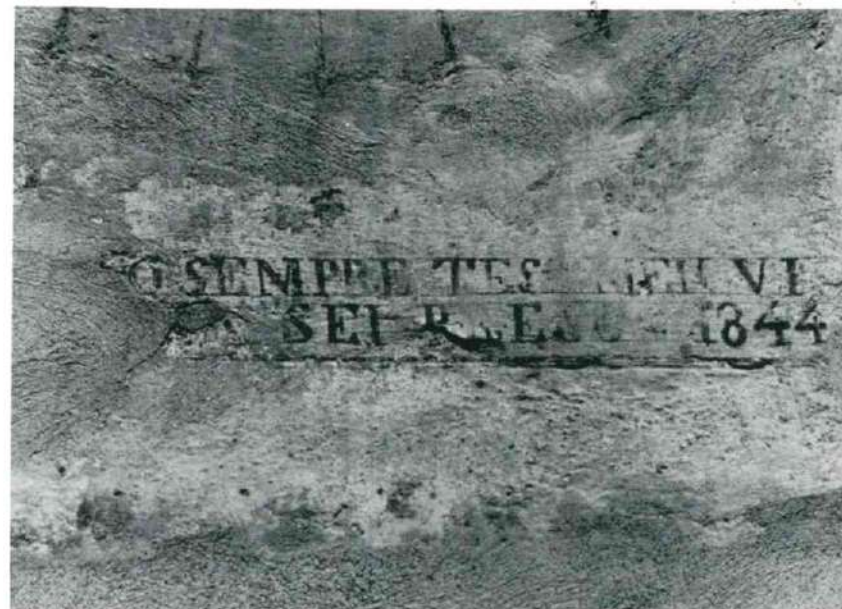
SELECTA

UN CADRAN SOLAIRE EN PÉRIL

Sur la façade d'une vieille bâtisse, située au coeur même du village de Moulinet (rue de la République), se trouve un cadran solaire. Cette maison, datant sans doute de plusieurs siècles, et dont on ignore exactement l'origine, a longtemps servi de presbytère. La construction, comprenant un rez-de-chaussée voûté, surmonté de trois étages, est actuellement la propriété de la commune. Elle vient d'être entièrement remise à neuf et aménagée en gîtes ruraux.

La municipalité, soucieuse de son patrimoine, voudrait restaurer le cadran solaire ornant la façade de cet édifice. Avec d'innombrables précautions, cette oeuvre d'art a été lavée, puis protégée lors des travaux de réfection. Mais le cadran a beaucoup souffert depuis son origine (1844), et si les faisceaux indiquant les heures et les demi-heures demeurent visibles, grâce à leur gravure, le texte peint au-dessous est illisible dans son ensemble. Seules quelques bribes de langue piémontaise ou provençale, sans doute, peuvent encore être déchiffrées.

Malgré les nombreuses recherches effectuées aux Archives Départementales, à l'Evêché, et auprès des personnes susceptibles de donner des renseignements précis, une énigme demeure sur cette maxime. C'est pourquoi la municipalité lance un appel et demande à toute personne pouvant l'éclairer à ce sujet, de bien vouloir prendre contact avec la mairie, en écrivant ou en téléphonant au 93.04.80.07 (heures de bureau) ou au 93.57.89.51 (le soir). D'avance merci!



La légende, incomplète et mystérieuse, du cadran solaire de Moulinet:
«... CO SEMPRE TESOMEN VI
... EA SEI PRESO: 1844 »

Photo Maurice FAYET

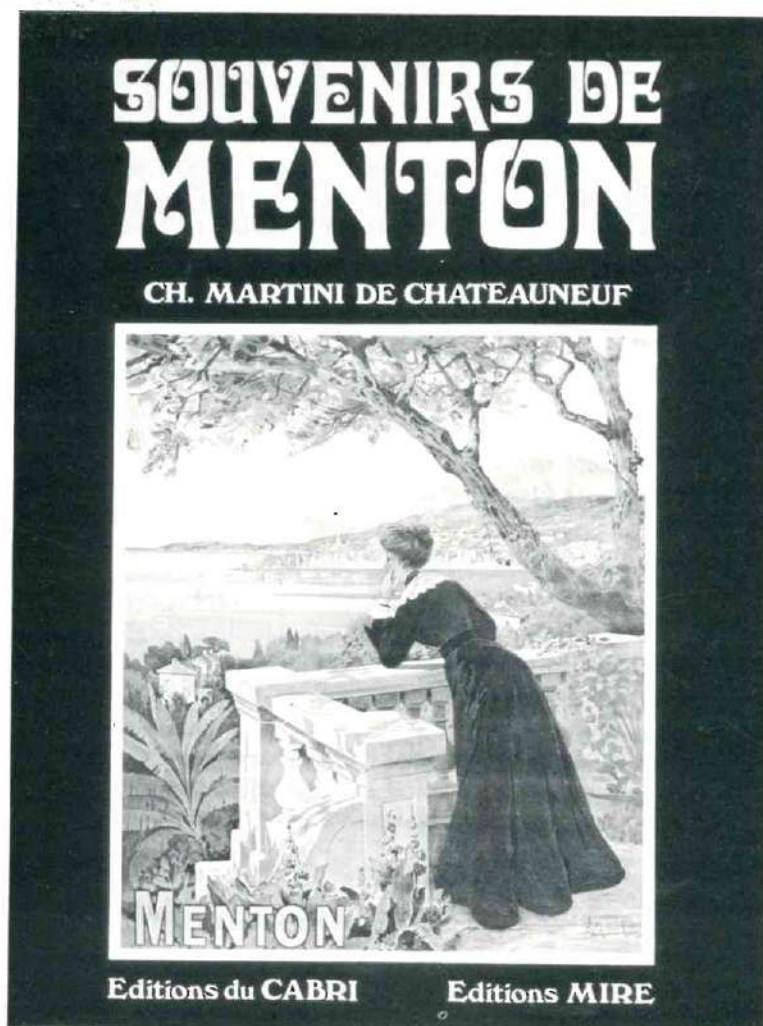
Un beau livre

SOUVENIRS DE MENTON

UN TRES LUXUEUX ALBUM
DE GRAND FORMAT (23,5x32cm)
DE 144 PAGES RELIEES

351 REPRODUCTIONS DE CARTES
POSTALES HISTORIQUES
MONTRANT MENTON ET ROQUEBRUNE
A LA «BELLE ÉPOQUE».

UN CHAPITRE EST CONSACRE AUX
VILLAGES DU MOYEN ET DU HAUT-
PAYS TELS QUE CASTELLAR (8 vues),
St AGNES (8 vues), GORBIO (9 vues),
SOSPEL ET CASTILLON (10 vues).

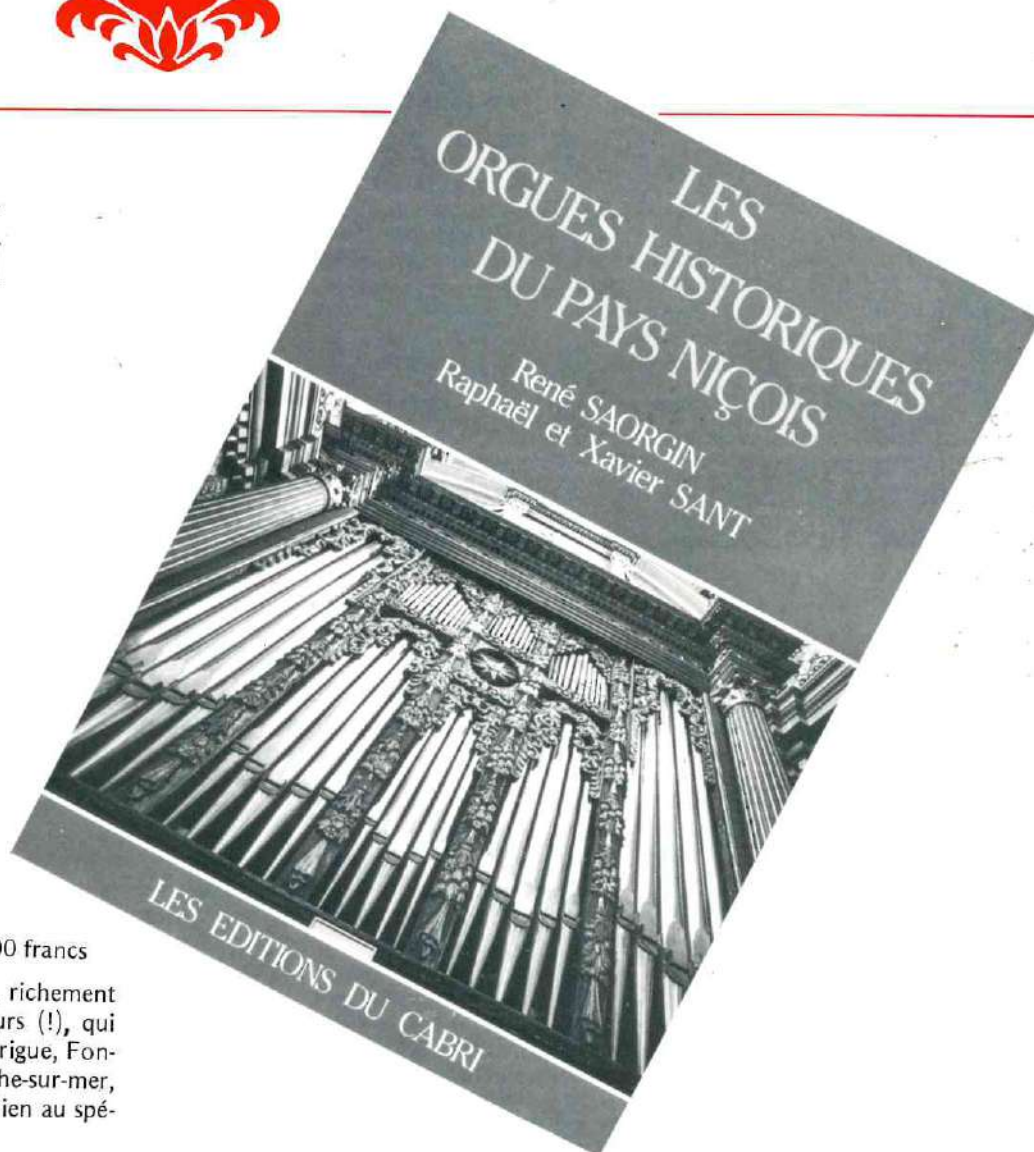


UNE NOUVELLE _____
_____ PUBLICATION

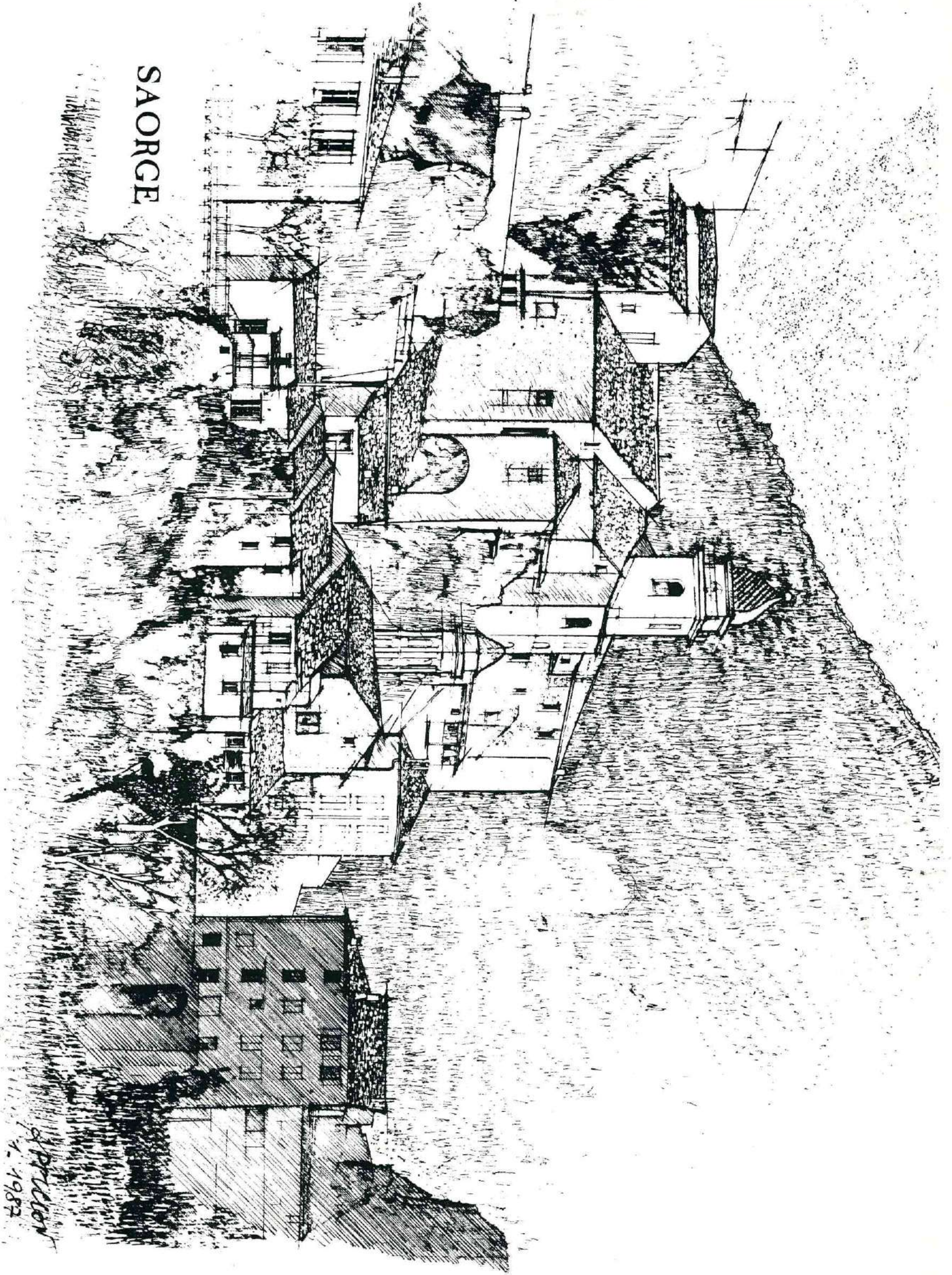
LES ORGUES HISTORIQUES DU PAYS NIÇOIS

Prix de vente: 39,00 francs

Une splendide brochure de 24 pages, au format 15 x 21 cm, richement illustrée de plus de 25 photos dont une vingtaine en couleurs (!), qui présente de façon concise les orgues historiques de Tende, La Brigue, Fontan, Saorge, Breil-sur-Roya, Sospel, Menton, Monaco, Villefranche-sur-mer, Nice, Clans et St. Etienne-de-Tinée. Une étude destinée aussi bien au spécialiste qu'à l'amateur d'histoire locale.



SAORGE



APRIL
1. 1982